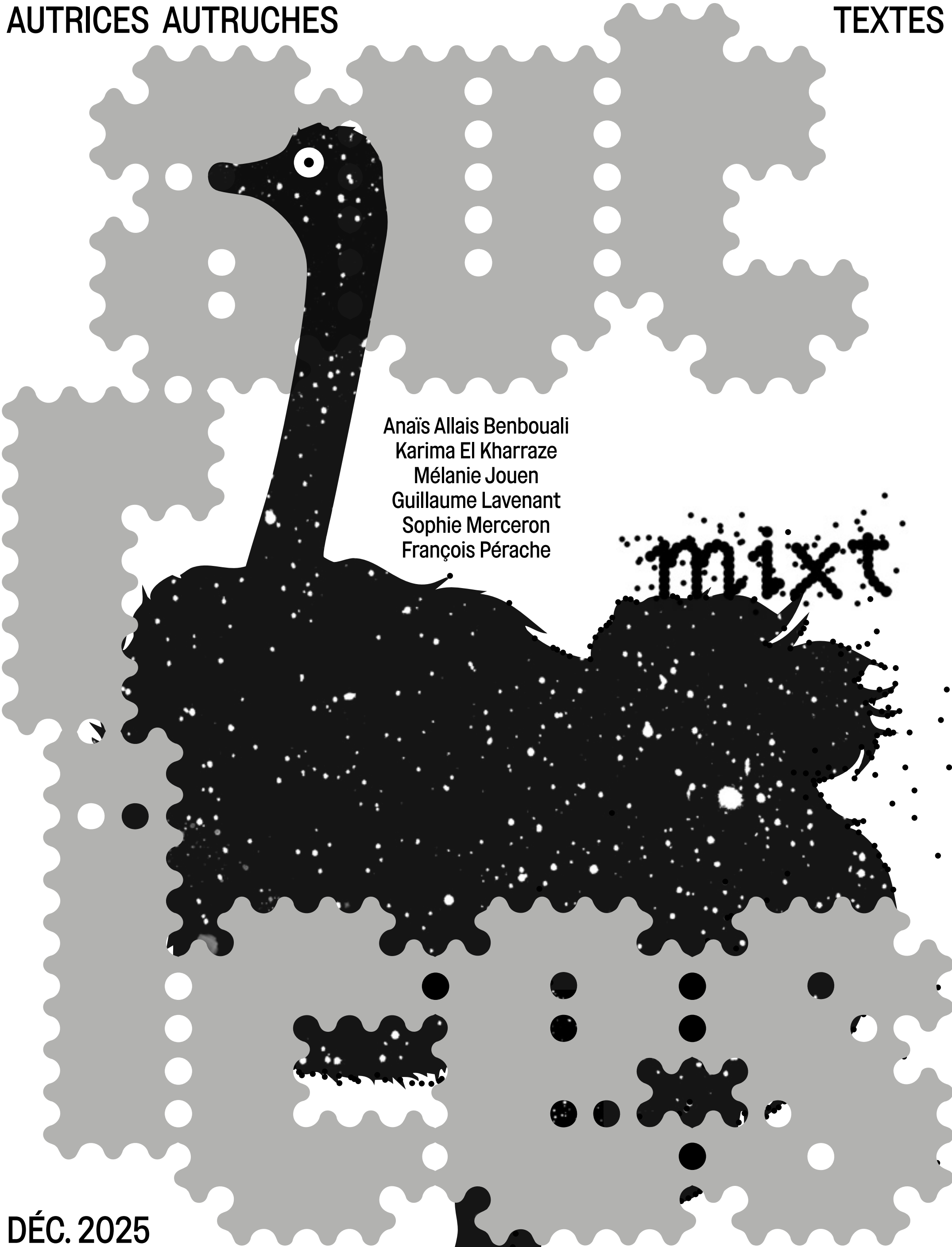
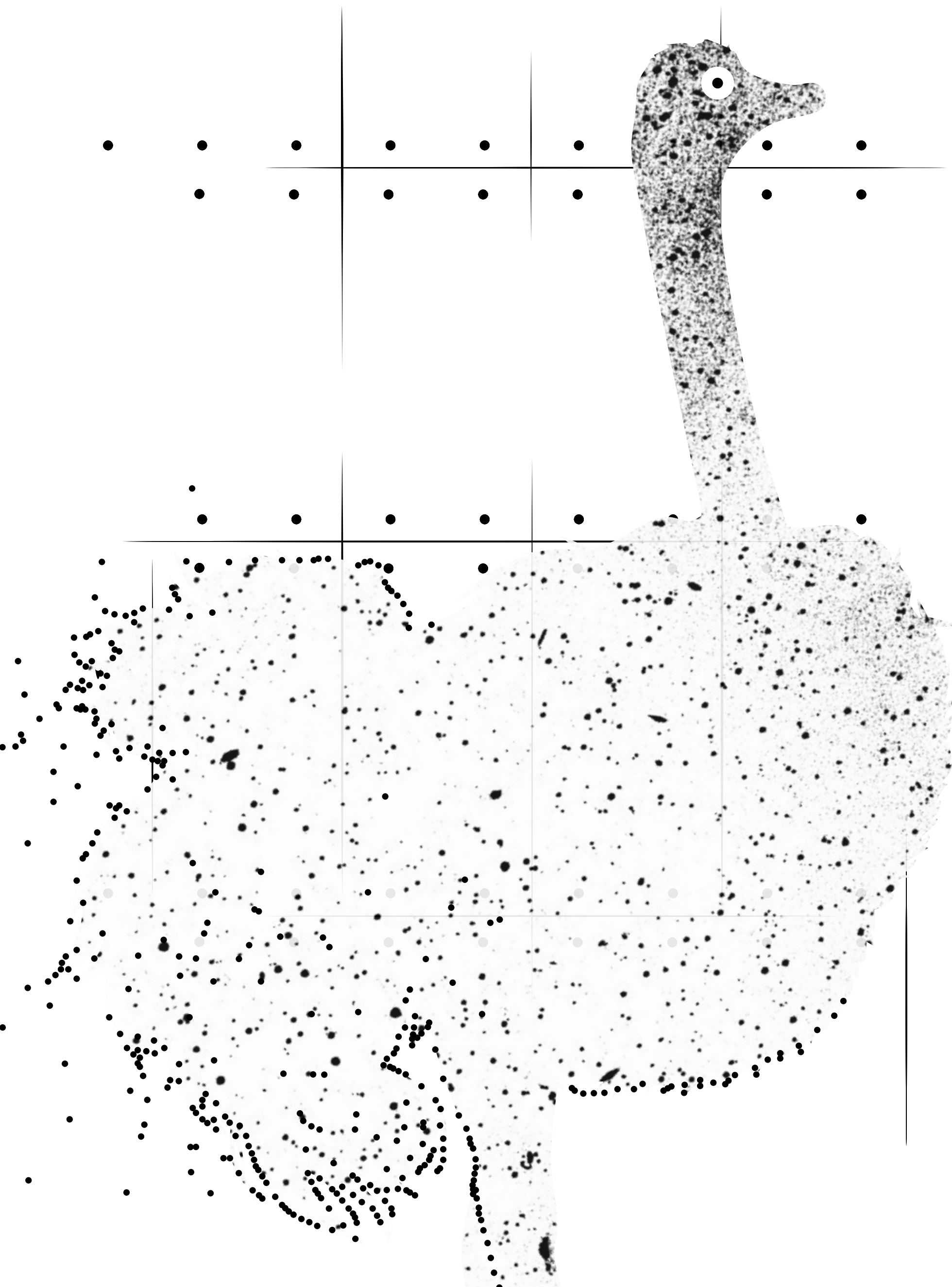




Anaïs Allais Benbouali
Karima El Kharraze
Mélanie Jouen
Guillaume Lavenant
Sophie Merceron
François Pérache

mixt



Anais Allais Benbouali (p.2-6), François Pérache (p.7-8, p.15, p.21-22), Karima El Kharraze (p.9-14), Sophie Merceron (p.16-20),
Guillaume Lavenant (p.23-26), Mélanie Jouen (p.27-31)

Écrire, disent-elles

Si vous cherchez le mot *autrice* dans le dictionnaire aujourd’hui, vous ne le trouverez pas : il n’y a pas encore fait son entrée. En lieu et place, dans cette belle case encore vide, trône le mot *autruche*. C’est ainsi qu’Anaïs Allais Benbouali, à qui j’avais demandé d’imaginer un projet qui accompagne la naissance de Mixt par l’écriture, a choisi de l’intituler *Autrices Autruches*, comme un pied de nez au mot qui manque.

C’était il y a presque quatre ans. Nous allions bientôt fermer Le Grand T. Le chantier de transformation du site où ce théâtre avait rendu de bons et loyaux services sous divers noms pendant plus de quarante ans allait commencer. Les esquisses de Matthieu Poitevin et Thomas Bretignière (Va Jouer dehors ! – architecture) nous laissaient entrevoir l’expérience exceptionnelle que nous étions sur le point de vivre : celle de la naissance d’un magnifique équipement dédié au spectacle vivant, avec de multiples espaces pour la création et la pratique sous toutes ses formes, entouré d’un grand jardin ouvert sur la vie de quartier.

Il m’a semblé nécessaire que cette histoire incroyable soit racontée, pas seulement dans des notes de service ou des bilans d’activité mais dans des écrits sensibles et surprenants. Il m’a aussi semblé indispensable que l’écriture, comme forme artistique majeure pour les arts de la scène, soit à l’honneur dès les premiers instants de Mixt.

J’ai demandé à Anaïs de réunir autour d’elle six autrices à qui le futur Mixt donnerait carte blanche pour une commande d’écriture sur le sujet de la transformation du site (plutôt vague, c’était exprès). Sophie Merceron, Karima El Kharraze, Guillaume Lavenant, François Pérache, Mélanie Jouen et Anaïs Allais Benbouali ont dormi sur le plateau vide du théâtre vide, erré dans les ruines, visité le chantier à différentes étapes, fureté dans le jardin abandonné à toutes les saisons. Elles ont rencontré des spectatrices de tous âges et origines. Elles ont participé à des réunions de chantier et parlé avec tous les corps de métier.

De cette aventure au long cours sont nés des textes très différents, composés pendant des résidences d’écriture collectives. Tous seront présentés dans divers espaces de Mixt les 20 et 21 décembre 2025 à l’occasion des festivités d’ouverture. Certains seront interprétés au plateau par des comédiennes amatrices ou professionnelles. D’autres seront lus en musique, d’autres à écouter via des QR codes après avoir été enregistrés par des élèves du Conservatoire de Nantes dans le studio son de Mixt, d’autres enfin dialogueront avec des photos ou du dessin en direct.

Précisons pour finir que j’ai choisi, pour cet édito, de pratiquer l’accord pluriel au féminin. Pour que grâce à nos autruches, le féminin l’emporte – pour une fois.

ALGER : 1230 km

Anaïs Allais Benbouali

PROLOGUE

Au moment où j'écris ces lignes, je ne sais pas si elles seront lues. Si je ne vais pas tout effacer pour recommencer, encore une fois. S'il en restera quelque chose. Je suis seule à ma table de travail et je regarde par la fenêtre, les doigts posés sur les touches du clavier de mon ordinateur comme sur des starting-blocks. En apnée, comme pour me préparer à une grande plongée. Essayer de traduire en mots, avec *exactitude*, des battements de cœur, des souvenirs, des sensations, c'est impossible. Il y a toujours un petit quelque chose qui trahit. Qui fait le coq, qui enjolive, qui amenuise ou qui exagère pour la circonstance. Si ce n'est pas une tragédie, très loin de là, c'est un impossible. Au moment où j'écris ces lignes, comme toute ligne depuis plus de quinze ans, je me dis que c'est impossible. Impossible. Que je n'y arriverai pas. Et que ce moment, que nous sommes pourtant en train de vivre aujourd'hui, n'existera pas. Je me le dis régulièrement jusqu'à ce que « ça » arrive. En ce qui me concerne, c'est souvent dans ce théâtre que c'est arrivé. C'est difficile de parler d'un lieu à qui on doit tant, non pas que je ressente une dette envers lui, je lui ai toujours donné ce que je pouvais, mais parce que nommer quelque chose, c'est aussi l'interrompre. C'est le classer, le ranger, le sortir de sa clandestinité. Ma relation avec ce théâtre relève pour moi de l'intime secret. Comme une relation avec un chat ou un chien, ça ne s'explique pas, ça se vit. D'autant plus que vous n'aurez toujours qu'une version de ce duo. Les murs ont des oreilles, définitivement pas de bouche. Si je réécrivais ma vie en enlevant ce que ce théâtre a mis sur ma route je serai peut-être journaliste à Strasbourg, fleuriste à Pouldreuzic ou assistante dans une maison d'édition à Grenoble. On ne se rend pas compte de ce qu'un théâtre peut faire pour quelqu'un. Si tous les chemins mènent à Rome, le mien m'a toujours menée ici. C'est ici que j'arrive à destination de mes impossibles.

2001 ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE, LA MODE EST AUX PANTALONS TAILLE BASSE ET PATTES D'ÉLÉPHANT

J'ai 16 ans. Je suis au lycée en option théâtre. Presque deux fois par semaine, je me rends ici voir des spectacles. Je dois écrire des billets d'humeur sur tout ce que je vois. C'est très sérieux pour moi tout ça. Beaucoup plus que les maths ou l'anglais. J'en sors fascinée par Romane Bohringer dans Brecht ou Michel Bouquet dans Thomas Bernhard. Je décortique tout : la scénographie, les costumes, la lumière, la mise en scène, comme si j'étais chroniqueuse au *Masque et la Plume*, à la grande différence que j'aime tout. Tout est incroyable fantastique extraordinaire génial fabuleux sensationnel. Cette année-là, on travaille sur *Hedda Gabler* d'Ibsen. C'est au programme et c'est justement programmé ici. Elle est jouée par Elsa Lepoivre de la Comédie-Française. Une masterclass avec l'équipe du spectacle est organisée pour les lycéens en option théâtre. Ça se passe sur le plateau de la chapelle. Le metteur en scène demande s'il y a des volontaires pour jouer Hedda. J'adore ce personnage. Je le trouve incroyable fantastique extraordinaire génial fabuleux sensationnel. Sans réfléchir, je lève la main et rejoins sur le plateau Elsa-Lepoivre-de-la-Comédie-Française qui me donne des indications de jeu sur Hedda. Donner à voir une femme qui se débat avec les limites imposées par le mariage, confrontée à des normes sociales qui restreignent sa liberté et son libre arbitre. Accro au désespoir, un brin manipulatrice. C'est très clair. Je me lance, Elsa-Lepoivre-de-la-Comédie-Française me coupe, me dit qu'on n'y croit pas, que je suis trop prévisible. Je reprends. Ça ne va toujours pas. Je réessaie, de plus en plus fébrile, ça ne va toujours pas. Je vais chercher tout au fond de moi quelque chose qui se rapprocherait d'une femme du 19^e siècle accro au désespoir, un brin manipulatrice mais je ne trouve rien. Je me tourne vers la salle et vois tous ces yeux rivés sur moi. Je sens que je vais pleurer. Qu'est-ce que je fous là ? Je demande

à arrêter et retourne m'asseoir. J'entends les autres chuchoter autour de moi. Je me trouve nulle, prétentieuse de m'en être crue capable, j'ai honte. Comme si j'avais réclamé à prendre une raquette sur le court central de Roland-Garros. À la sortie, Elsa-Lepoivre-de-la-Comédie-Française vient me voir et me dit : « Il est très compliqué ce personnage, moi non plus je n'y arrive pas toujours. Je sens que certains soirs elle m'échappe. Quelque part c'est impossible de bien jouer Hedda. Impossible ». Je me dis ce jour-là que si je choisisais de faire du théâtre ma vie, ma vie deviendrait une succession d'impossibles.

2004 FONDATION DE FACEBOOK, LA MODE EST AUX DÉBARDEURS SUPERPOSÉS SUR DES CHEMISIERS

J'ai 19 ans. Je suis dans la pénombre de cette salle immense. 800 places. *Les Étourdis* de Jérôme Deschamps va commencer dans quelques secondes. Je vais voir le spectacle pour la quatrième fois. J'aide une grand-mère à gagner sa place. Je regarde du coin de l'œil cette ado qui a l'air d'apprendre par cœur la feuille de salle, en battant des genoux d'impatience. La lumière s'éteint. Je sors ma lampe de poche pour placer les derniers retardataires. J'ai peu de téléphones à surveiller, on est en 2004, personne n'a encore vraiment internet dans sa poche. Je commence à connaître le spectacle par cœur. Je trouve le temps long, pas seulement là, maintenant, mais en général. Comme si j'étais dans une salle d'attente et que j'attendais qu'on appelle mon numéro. J'écris. Pour rien. Pour savoir ou me rappeler que j'existe. Il n'y a qu'à ma meilleure amie que ça parle. De toute façon ce que j'écris, je ne le fais lire à personne d'autre. Personne ne me regarde vraiment, j'ai une grande faculté à me faire oublier, ce qui est une vraie qualité pour une ouvreuse. Je suis discrète par politesse. Pourtant à l'entretien d'embauche, je me suis sentie importante. J'ai eu l'impression d'être prise au sérieux. C'est un certain **Benoît** qui m'a embauchée. Je serai ouvreuse pendant deux ans, volontaire pour les remplacements : ça va m'aider à payer mon loyer. Je plie les programmes de salle en écoutant les rires de mes collègues. Vingt minutes avant la représentation, je me poste en haut des marches, côté pair ou impair, en regardant les autres se raconter leurs journées de fac, Monsieur Untel qui ne sera pas là pendant deux semaines, les partiels qu'ils réviseront ensemble. Moi, parfois, je m'emmerde un peu. Comme dans ma maison d'enfance que j'adorais. Je l'adorais mais qu'est-ce que j'ai pu m'emmerder dedans. D'ailleurs mes parents, qui se sont séparés, viennent de la vendre. Une histoire de secret, une histoire d'Algérie, que je ne comprends pas encore. En tout cas, plus jamais je ne me ferai chier dans cette maison et ça me serre la gorge rien que d'y penser. Ce théâtre, c'est pareil, parfois je m'y emmerde mais je

l'adore. Je m'y sens chez moi. Comme si c'était logique pour lui que je m'y trouve. Qu'il n'avait aucun problème avec mes gestes maladroits et mes pensées intenses. Quand je n'y travaille pas – et je n'y travaille pas tant que ça d'ailleurs –, j'y vais pour regarder d'autres spectacles. Je suis élève au Conservatoire, non pas pour devenir comédienne, ça c'est *impossible*, mais parce que je ne me vois pas ailleurs que dans un théâtre.

2008 BARACK OBAMA DEVIENT LE PREMIER PRÉSIDENT NOIR AMÉRICAIN, LA MODE EST AU JEAN SLIM

J'ai 23 ans. Je vis à Bruxelles pour des études de journalisme mais le théâtre me rattrape. Je reviens de dix jours à Alger que ma mère a quittée définitivement à 23 ans. J'y suis allée par effraction, pour créer une faille dans l'histoire. Première fois que je foule des pieds le pays de ma mère. Première fois que je rencontre ma famille. Que je fume en cachette sur le balcon de l'appartement qui donne sur le boulevard Hassiba-Benbouali, poseuse de bombe pendant la guerre d'Algérie et cousine de ma mère. Déflagration. Je me prends en pleine poire la colonisation, la guerre, la décennie noire, je plonge dans le récit de tout ce que ma mère a vécu, de tout ce à quoi elle a échappé, de tout ce qu'elle m'a caché. Comme si je ne pouvais désormais me voir que dans un miroir brisé en mille morceaux. Je rencontre ce pays à l'âge où ma mère l'a quitté. Comme si l'histoire avait été mise sur pause et que ma présence relançait le cours du temps. En y posant les pieds, je trahis sa fuite, mais je peux enfin la regarder en face. Je ne sais pas comment raconter tout ça quand on me le demande. J'ai besoin de me réunir, de recoller les morceaux éparpillés entre ici et là-bas. Je n'arrive pas à raconter. Je n'arrive pas. Alors j'écris, dans mon petit appart d'étudiante, j'écris. D'abord pour comprendre et ensuite pour être comprise. J'écris comme on pratique une saignée. Je fais parler les femmes de ma famille d'un bout à l'autre de la Méditerranée, en les renommant, comme ça, pour rien, pour que ce ne soit plus rien tout ça. Je m'invente un nouveau prénom, ce sera Lubna. *Lubna Cadiot* (x7). J'écris et mon vingt mètres carrés se met à résonner comme un fond marin. Je n'en parle à personne d'autre qu'à ma meilleure amie. Elle est catégorique, elle veut que ça devienne une pièce de théâtre, elle veut jouer cette histoire. Je lui réponds que ce n'est pas un jeu, que c'est trop intime. Elle insiste. Elle pousse les meubles et on répète dans le petit appartement.

2011 DÉBUT DES PRINTEMPS ARABES, LADY GAGA EST NOMMÉE ICÔNE DE LA MODE

J'ai 26 ans. Mon frère m'envoie par la poste *Forêts* de Wajdi Mouawad. Lui est toujours à Nantes et va toujours au théâtre. Il y découvre cette pièce, il pense à moi. Je la lis d'une traite et je suis bouleversée. Je me reconnais en tout



point dans Loup, le personnage principal. Tout-l'écœure-tout-la-fait-chier comme tout m'écœure et tout me fait chier. Je me dis que j'aimerais qu'un jour, quelque part, quelqu'un ressente en me lisant ce que j'ai ressenti en le lisant. Je fais le vœu de le rencontrer, et d'un jour ajouter mon nom au catalogue d'Actes Sud-Papiers. Je me dis que les rêves, ça ne mange pas de pain.

2012 ESSOR D'INSTAGRAM, DE PINTEREST ET DES CRÉATEURICES DE VIDÉOS SUR YOUTUBE

J'ai 27 ans. Nantes me manque mais surtout ce théâtre me manque. Je me décide, comme une bouteille à la mer, d'envoyer *Lubna Cadiot* (x7) à la nouvelle directrice, **Catherine**. Elle lit le texte, de la première à la dernière page et me propose un rendez-vous. J'ai l'impression que c'est mon numéro qu'on appelle dans la salle d'attente où je poireaute depuis des années. Elle me propose une programmation de cinq dates dans la chapelle du théâtre. Mon voyage en Algérie allait se déposer quelque part. À la question de mes proches « Alors, ce voyage », je répondrai collectivement, publiquement : du mardi au samedi à la chapelle du Grand T, réservation conseillée. La première scène du spectacle se passe dans un hammam. Je nous ai donné un rôle de figurantes avec mon amie Lise, la scénographe, parce que je ne pouvais pas ne pas l'habiter de l'intérieur. Parce que si je voulais recoller les morceaux, je ne pouvais pas y être extérieure, dans la salle, parmi les spectateurices. Qui dit hammam dit nudité. J'étais donc nue dans cette chapelle où j'allais commencer à trouver ma place. Un Arménien vient me voir après le spectacle. Il me dit que c'est son histoire que je viens de raconter. Je me rends compte que d'autres se reconnaissent dans mes errances intimes, dans cette histoire que je pensais naïvement si singulière. Les gens commencent à me raconter leurs propres histoires après avoir lu ou entendu la mienne. J'ai enfin trouvé ma façon d'aller à la rencontre des autres. J'ai trouvé dans l'écriture un acte de consolation. Et dans ce théâtre un endroit où se réparer ensemble.

2015 ATTENTATS À CHARLIE HEBDO ET AU BATACLAN, NAUFRAGE DE 800 IMMIGRANTES CLANDESTINES AU LARGE DES CÔTES LIBYENNES, LA MODE EST AUX VESTES MILITAIRES

J'ai 30 ans. Le Grand T organise un stage avec Wajdi Mouawad. Dans la chapelle du théâtre. C'est la panique. Il faut que je le fasse, mais il a maintenant l'aura de DJ Snake, je sais que les candidatures vont abonder. Mais purée, ça se passe dans ma presque maison d'enfance, l'alignement est incroyable fantastique extraordinaire génial fabuleux sensationnel. J'écris ma lettre de motivation d'une traite et attends une réponse. Je travaille sur un nouveau spectacle à propos des printemps arabes. Je me dis que je n'y

arriverai pas. Qu'on se rendra compte que mon premier spectacle était un malentendu, une imposture. Je suis prise au stage et passe quinze jours à écouter les mouvements de pensées de cet auteur qui m'a – sans le savoir – rendu possible le rêve d'écrire. Le premier jour, il fait circuler un planning et propose que chaque participant·e passe trois heures seul·e sur le plateau de la chapelle. Il conseille de sacrifier ce moment comme une rencontre avec soi-même. J'ai eu le trac comme jamais. Je me suis apporté des fleurs, des pivoines, achetées juste avant, rue du Général Buat. J'ai dansé avec des gestes maladroits et des pensées intenses, essayé de chanter une comptine algéroise que ma petite cousine m'avait apprise en Algérie. Je viens de commencer une méthode Assimil pour apprendre l'arabe. Je ressors de ces trois heures un peu désorientée. Le régisseur du stage, **Jean-Christophe**, me soutient dans tous mes doutes. C'est mon surveillant de baignade, notre surveillant d'âmes. Le lendemain, j'essaie de raconter au groupe ce que j'ai ressenti comme on fait le récit d'un rêve. Wajdi me dit que quand je parle, je lui fais penser à une chauve-souris. Je ne comprends pas ce qu'il entend par là. Mais alors vraiment pas. C'est l'énigme du Sphinx ? Je fais des recherches approfondies sur cet animal. Je lis qu'elles ont ceci de singulier qu'elles savent se situer, se cartographier dans l'espace, en écoutant l'écho de leur cri. Quelques mois plus tard naîtra, sur le plateau de la chapelle, *Le Silence des chauves-souris*, mon deuxième spectacle. Cette année-là, en librairie, mon nom rejoint le catalogue d'Actes Sud-Papiers, avec une préface de Wajdi Mouawad. Comme quoi, les rêves, ça ne mange pas de pain.

2018 RECORD DE CHALEUR ET D'INCENDIES DANS LE MONDE, LE SHORT FAIT SON GRAND RETOUR

J'ai 33 ans. J'écris mon troisième spectacle. Il sera question de mon grand-père algérien, footballeur professionnel dans les années 1930. Je me donne le défi de raconter l'histoire franco-algérienne par le biais du football alors que je n'ai jamais mis les pieds dans un stade. Je n'y arrive pas. Je m'intéresse beaucoup plus à la musique Chaâbi. *Chaâb*, en arabe, ça veut dire « peuple », c'est la langue du peuple. Je demande à François, le comédien que j'ai embarqué dans l'aventure, d'apprendre une chanson chaâbi. Il est vendéen. Il galère et je ne peux pas l'aider, j'ai abandonné la méthode Assimil au bout de trois semaines. Aux pauses-café, je raconte mes errances aux technicien·nes présent·es. Il y a **Majid** ce jour-là qui me dit qu'un autre technicien, **Méziane**, travaille en intermittence au théâtre, qu'il est algérien kabyle et qu'il parle arabe. Il lui envoie un message, il arrive le lendemain. Je lui explique sa mission, celle d'apprendre phonétiquement une chanson à François. Il accepte. Je les écoute pendant leur séance et commence à écrire sur un cahier ce que Méziane explique à François.

Je me dis que c'est ça que je dois raconter et que cette scène qui se passe sous mes yeux, dans les loges de ce théâtre, je dois la mettre au plateau. Il y a tout ce que je n'arrive pas à dire. Tout ce que je ne pourrais pas dire. Avant de partir, Méziane me dit qu'en plus d'être technicien, il est aussi musicien. Qu'il joue du métal... et du chaâbi. Je lui propose de revenir le lendemain avec son mandole. Il accompagne François au plateau. Il revient le lendemain encore, et le surlendemain, et se met à chanter entre deux scènes. Je finis par lui écrire un monologue de dix minutes qui ouvre le spectacle *Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été*. Le jour de la première, **Sébastien**, le créateur lumière du théâtre, trace une flèche au scotch blanc qui va des coulisses au plateau et écrit dessus : « ALGER 1230 km ».

2020 PANDÉMIE DE COVID 19, LA MODE EST AUX MASQUES CHIRURGICAUX

J'ai 35 ans. Le théâtre, comme tous ceux de France, est fermé pour cause de pandémie. Le monde est masqué. Plus de spectacles, plus de travail pour les artistes. Chacun·e dans sa chacunière. L'art n'est plus essentiel. On essaie d'inventer des façons de rester en lien, de maintenir une vie au théâtre au-delà de la servante sur le plateau. Je propose d'y faire des consultations poétiques. D'inviter des spectateurices à passer un moment avec un·e artiste, comme une effraction au réel. En investissant des endroits du théâtre auxquels le public n'a pas accès : une loge, un plateau, un studio de son, une régie. En tête-à-tête dans ces endroits abandonnés, Amandine joue du violoncelle, Cécile du violon, Mathilde chante un air d'opéra et moi, je lis des poèmes devant l'océan que je projette sur le plateau de la chapelle. On conjure nos solitudes imposées. Parfois, à la fin de la consultation, on pleure ensemble. C'est à ce moment-là que je rencontre **Martine**, spectatrice assidue du théâtre. Elle vient de perdre sa mère. Elle est sur le plateau du théâtre face à des fauteuils vides, seule avec une inconnue qui l'écoute, et elle y dépose sa mère et son chagrin.

Quelques mois plus tard, c'est à mon tour de perdre ma mère. J'écris à Martine. Moi aussi je viens de perdre ma mère. Le théâtre rouvre enfin. *Au milieu de l'hiver* est programmé dans la grande salle et inaugure la saison. En prologue du spectacle, je fais écrire sur l'écran du plateau, devant 700 personnes, une citation de ma mère : « Tu sais ma puce, on m'a toujours appris à sortir de l'histoire », puis une citation de Camus : « Au milieu de l'hiver, j'ai découvert qu'il y avait en moi un invincible été. » Je joue sur cet immense plateau et repense à cette ouvreuse, quinze ans auparavant, tapie dans l'ombre au fond de la salle, qui ne savait pas quoi faire de sa vie et dont la seule certitude était qu'elle se sentait bien dans un théâtre. Je lui fais un clin d'œil au salut. Méziane fait

un concert de chaâbi dans le bar après la représentation. J'erre dans le hall comme un fantôme parmi les vivantes, comme un tête-à-tête secret avec le lieu. Je regarde les gens se sourire, si heureux de se retrouver après ces mois d'isolement. Je me rends compte que ce théâtre est la maison d'enfance secrète de plein de gens.

2022 INVASION DE L'UKRAINE PAR LA RUSSIE, LA MODE EST AUX CHAUSSETTES HAUTES

J'ai 37 ans. Le théâtre est en travaux. Catherine me propose de réunir un collectif d'auteurices pour penser à la place de l'écriture dans ce temps de transformations. Pour ritualiser la fin d'un cycle, d'un lieu. Le début d'un autre. Un autre cycle, un autre lieu, sur les mêmes fondations. Je convie **Karima, Mélanie, Sophie, Guillaume** et **François**. Nous nous réunirons dans ce théâtre détruit et reconstruit pendant trois ans, jusqu'à la réouverture du lieu. Karima rencontre les ouvriers et assiste aux réunions de chantier, Sophie fait parler une danseuse qui a perdu son bras dans les décombres, Mélanie interroge les paysagistes, imagine une gardienne à ce territoire provisoirement abandonné, Guillaume filme les ruines comme des points de rendez-vous pour des amours clandestines, François fait parler les lieux. Moi, je ritualise mon deuil en écrivant de mémoire tout ce que j'ai vécu entre ces murs pour faire place au nouveau. Ce sera une traversée chronologique, année par année, ponctuée d'événements collectifs.

2023 MANDAT D'ARRÊT INTERNATIONAL CONTRE VLADIMIR POUDINE, ATTENTATS MEURTRIERS SUR DES CIVILS ISRAÉLIENS, BOMBARDEMENT DE LA BANDE DE GAZA, DÉBUT DU GÉNOCIDE PALESTINIEN

J'ai 38 ans. J'écris un spectacle sur la mort de ma mère. Sur la perte de l'Algérie qu'elle incarnait. On l'a incinérée. Là-bas ça ne se fait pas. Mais comme elle n'a jamais fait ce que ce pays voulait qu'elle fasse, on l'a incinérée. Répandu ses cendres dans la mer. Pas de tombe. Ou plutôt une immensité, sans contours, où se recueillir. J'ai besoin de contenir mon deuil. D'inventer un nouvel endroit où lui parler. Ce sera encore une fois un spectacle, *Par la mer (quitte à être noyées)*. J'ai cette image, une nuit, d'une maison qui pleure sur un plateau de théâtre. Il faudrait qu'il y ait de l'eau, partout, tout le temps. Être immergé·es, comme ma mère l'est. J'ai lu quelque part que si trois sources d'eau, qu'on appelle aussi trois sœurs, se retrouvent au même endroit au même moment, il y a un grand risque de débordement. J'aurais besoin que ça déborde, d'arrêter de contenir. **David**, le régisseur du théâtre, me promet d'inventer un système de goutte-à-goutte qui sera commandé en régie. Il découpe des bouteilles en plastique, les retourne, les bricole, bidouille un système électronique pour gérer

Nous avons scellé notre destin d'autruches, à la vie au chantier, par cette nuit adolescente.»

la vitesse des gouttes. Il y passe des jours et des jours. Ça ne marche pas. On est prêts à abandonner. Il insiste, il persiste. Ça marche une fois sur deux. Jusqu'à la veille de la première, il travaillera d'arrache-pied sur son prototype, jusqu'à minuit, jusqu'à ce que des perles de sueur coulent sur son visage. Ça marche. Il pleut sur le plateau. La maison pleure, exactement comme dans mon rêve.

2025 COUPES DRASTIQUES DANS LES BUDGETS DE LA CULTURE EN FRANCE, GRANDES TENSIONS ENTRE LA FRANCE ET L'ALGÉRIE, RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE

J'ai 40 ans. Pour la cinquième fois, je dépose une demande de visa au consulat d'Algérie de Nantes afin de rendre visite à ma famille. Il se situe en face du théâtre. La maison littéralement en face. Je me sens toujours coupable quand j'entre ici, sans jamais savoir de quoi. Je me souviens y avoir accompagné ma mère quand j'étais plus jeune, l'avoir vue trembler de tout son corps dès qu'elle avait passé le pas de la porte. Elle était restée muette, paralysée, comme si elle avait perdu sa langue. Elle n'arrivait pas à répondre aux questions les plus anodines – où êtes-vous née, pourquoi êtes-vous là, est-ce que je peux voir vos papiers algériens. J'avais dû fouiller dans son sac pour les donner à l'agent. Ma mère regardait ses pieds pendant tout l'entretien, impossible pour elle de tenir un regard, sauf le mien que je sentais qu'elle implorait. Je lui ai pris la main sous la table, on lui a rendu son papier tamponné, on s'est levées, j'ai dit merci, j'ai dit au revoir. Quand on est sorties, elle a pris une grande inspiration, comme si elle sortait la tête de l'eau après une trop longue apnée. Ensuite, elle n'a pas prononcé un mot pendant au moins une heure. On n'a jamais reparlé ensemble de ce moment. Les raisons de sa terreur étaient tellement enfouies que c'était devenu un secret indéchiffrable. Maintenant, quand je dois aller au consulat pour demander un visa, comme aujourd'hui, je la revois tremblante, retenant sa respiration, attendant que ça passe. Mon dossier est complet, j'ai même fait du zèle en emmenant l'acte de naissance de ma mère. Je subis un véritable interrogatoire – quand est-ce que votre mère est partie, pourquoi, où est-ce qu'elle est enterrée –, je n'arrive plus à respirer, je sens une chaleur sur mon épaule, comme si ma mère y posait sa main. Pour la première fois, je n'ai pas obtenu ce visa. « Alger » demandait des investigations supplémentaires. Interdiction jusqu'à nouvel ordre d'aller prendre ma famille dans les bras. Après une courte enquête, je comprends qu'en raison des tensions entre la France et l'Algérie, les artistes, journalistes et intellectuelles n'ont pas le droit de passer la frontière. En tant qu'autrice, je ne suis pas la bienvenue. Ce théâtre reste donc le seul endroit où je peux vivre mon Algérie. Et pour y aller, du consulat, il me suffit de traverser la rue du Général Buat. C'est ici que j'arrive à destination de mes

impossibles. Le premier impossible de ma vie, ça a été l'Algérie. Le théâtre a rendu mon Algérie possible. M'a donné mon indépendance. Je la porte aujourd'hui dans mon nom d'autrice auquel j'ai ajouté le nom de ma mère, Benbouali. C'est important de renommer les choses quand elles évoluent ou qu'elles se précisent. Le théâtre change de nom lui aussi. De *Grand T*, il devient *Mixt*.

ÉPILOGUE

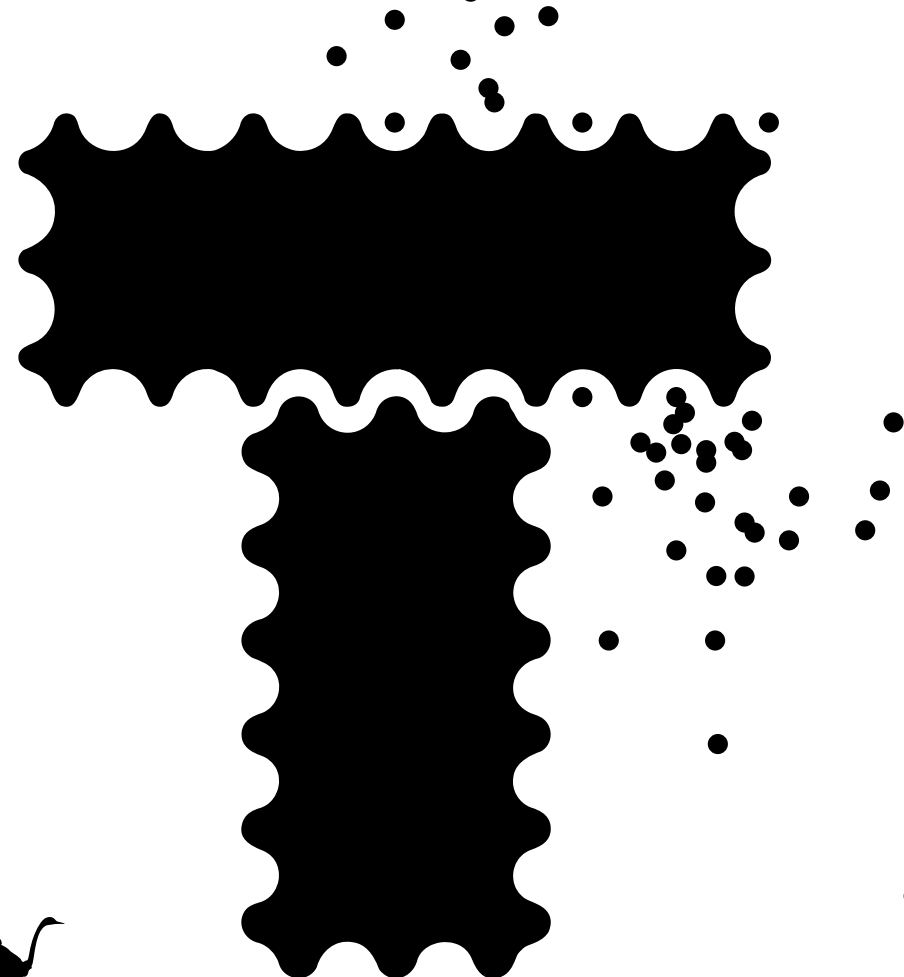
Une ouvreuse du Grand T attend les spectateurices dans le hall de la grande salle, des programmes de salle à la main. Une femme bien plus âgée qu'elle rentre, accompagnée de cinq autres personnes, et la pointe discrètement du doigt.

ANAÏS : C'est elle, avec les mèches devant les yeux et la chemise rouge déstructurée. Je la détestais cette chemise. Le théâtre avait un partenariat avec une styliste, alors les ouvreuses et les ouvriers étaient obligés de porter ça.

LES AUTRUCHES : Tu vas la voir ?
ANAÏS : Je sais pas, je préfère l'observer pour le moment.
LES AUTRUCHES : Tu veux qu'on te laisse ?
ANAÏS : Non, c'est parce que vous êtes là qu'elle est là.
LES AUTRUCHES : Il va bien falloir que tu la fasses parler à un moment, tu sais ?

L'ouvreuse se rapproche d'elleux.
L'OUVREUSE : Vous avez eu le programme de salle ?
ANAÏS : C'est quoi le spectacle de ce soir ?
L'OUVREUSE : C'est *Les Étourdis* de Jérôme Deschamps, mais si vous n'avez pas encore votre place il faut passer voir **Claire** à la billetterie.
ANAÏS : Merci, mais on est juste de passage. Je suis Anaïs et je te présente Guillaume, Sophie, Karima, François et Mélanie... Tu auras tout le temps de les rencontrer dans quelques années.

L'ouvreuse les regarde partir. Elle a remarqué une main de Fatma autour du cou d'Anaïs. Elle se dit qu'elle aimerait bien faire partie de ce groupe.



PASTILLES AUDIO
POUR LA GORGE

MURS-
MURS

(ET, SURTOUT,
POUR LES OREILLES)

François Pérache est auteur et comédien. Fondu de son, il écrit et joue d'abord par et pour les oreilles.
« Lors des visites de chantier successives, j'ai adoré partir à la chasse des signes nombreux dont les murs gardaient la trace : tags et graffitis des artistes et techniciens, petits mots et consignes sur des bouts de papier, logos et symboles, signes cabalistiques des plans d'architectes... Une véritable partition à déchiffrer. »

LE NVOL depuis le belvédère



L'AUTRUCHE sur la plateforme
LE COLIBRI qui virevolte autour d'elle
LA CORNEILLE sur un arbre, perchée
LA MOUETTE qui tourne dans les airs
LES DEUX INSÉPARABLES ... dans une cage sur le balcon d'un voisin

UNE AUTRUCHE, AU SOMMET DE LA PLATEFORME DU BELVÉDÈRE, TENTE SON VOL INAUGURAL, ENTOURÉE DU PEUPLE DES OISEAUX.

L'AUTRUCHE (*terrorisée*) : Oh, non, non, non... Je redescends!

LE COLIBRI : Pas question! Maintenant que t'es là, pas question de reculer!

LA CORNEILLE : C'est trop haut.

LE COLIBRI : Fais-moi confiance!

LA MOUETTE : Étends tes ailes!

LES DEUX INSÉPARABLES : Fais comme ça! (*ils battent des ailes*)

LE COLIBRI : Pas tous en même temps! (*à l'autruche*) C'est moi, ton coach : c'est moi que tu écoutes. T'as confiance en moi?

L'AUTRUCHE : Oui mais...

LE COLIBRI : Si j'y arrive, tu peux y arriver.

LA CORNEILLE : Toi, t'es un colibri; elle...

INSÉPARABLE 1 : Un oiseau, c'est un oiseau.

LA CORNEILLE : Sauf qu'en termes de rapport poids/puissance --

L'AUTRUCHE : Quoi, mon poids? Je suis un peu... volumineuse, peut-être, mais c'est essentiellement des plumes.

LA CORNEILLE : On en reparlera quand tu seras en l'air...

LE COLIBRI : Écoute-moi, fais ce que je te dis : regarde pas en bas, fixe l'horizon, jette-toi dans le vide, bec en avant, bats des ailes!

LA MOUETTE : Et plane!

LES DEUX INSÉPARABLES (*ensemble*) : Bats des ailes et plane.

LA CORNEILLE : Une autruche, c'est pas fait pour voler!

INSÉPARABLE 1 : Tous les oiseaux volent.

LA MOUETTE : Vous volez pas, vous!

INSÉPARABLE 2 : On est en cage...

INSÉPARABLE 1 : Mais si on nous laissait la liberté...

LES DEUX INSÉPARABLES (*ensemble*) : On volerait.

INSÉPARABLE 2 : Comme tous les oiseaux.

INSÉPARABLE 1 : Un oiseau, c'est un oiseau.

INSÉPARABLE 2 : Non! C'est le contraire : c'est un oiseau qu'est un oiseau.

INSÉPARABLE 1 : C'est ce que je viens de dire!

INSÉPARABLE 2 : Non, t'as dit « un oiseau, c'est un oiseau » alors que « un oiseau » --

LE COLIBRI : Taisez-vous un peu!

L'AUTRUCHE : Laissez-moi me concentrer.

LA CORNEILLE : Elle y arrivera jamais...

LA MOUETTE : Mauvais augure! Faut l'encourager! Moi, une autruche qui veut s'envoler, ça m'émeut. (*elle rit*) C'est un jeu de mots!

FRANÇOIS PÉRACHE

LA CORNEILLE : J'avais compris...
INSÉPARABLE 2 : Pas moi...
INSÉPARABLE 1 : Mais si...
LA MOUETTE : « Une autruche, ça m'émeut »?... *(elle rit)*
INSÉPARABLE 2 : Pas compris.
LA CORNEILLE : Au lieu de faire de l'humour, tu ferais mieux de la dissuader.
L'AUTRUCHE *(au bord du vide et des larmes)* : Il a raison le corbeau - -
LA CORNEILLE : Je suis une corneille!
L'AUTRUCHE : - - il a raison : c'est trop haut, je suis trop grosse...
LE COLIBRI : Mais non!... T'es pas grosse... T'es...
LA CORNEILLE : Si, elle est grosse! La seule bonne nouvelle c'est que la vitesse de chute est indépendante de la masse.
INSÉPARABLE 1 : J'ai pas compris.
INSÉPARABLE 2 : Laisse... Les corbeaux, depuis qu'on leur a dit qu'ils étaient TRÈS intelligents, ils se sentent plus croasser...
LA CORNEILLE : Nom d'une pie : je ne suis pas un corbeau! Mais, oui, je suis très intelligente. Comme tous les corvidés.
INSÉPARABLE 1 : Les...?
LA CORNEILLE : Là, il y a combien? Dix mètres de hauteur? Admettons : petit h égale dix. Et bien, la vitesse d'arrivée au sol de notre amie – si on néglige les frottements des plumes et la force opposée due aux battements des ailes – sera égale à racine carrée de deux gh, en prenant g pour valeur de la pesanteur sur Terre - -
INSÉPARABLE 1 : C'est rond une racine! Ou alors, c'est quoi comme arbre?...
L'autruche s'avance prudemment. Un moment de silence et de concentration.
INSÉPARABLE 1 *(à voix basse à son inséparable)* : Si, c'est un peu pareil, le corniaud et la corbeille... euh, le corbeau et! - -

INSÉPARABLE 2 : Tais-toi : tu vas finir par passer pour un-e imbécile.
LA CORNEILLE : - - mais le problème c'est que la violence du choc à l'atterrissage est directement liée à l'énergie potentielle, qui est proportionnelle au poids : et là, elle, en termes de poids...
L'AUTRUCHE : Je suis pas grosse! Je suis grande!
LA CORNEILLE : On en reparlera quand t'arriveras au sol...
LA MOUETTE : Au lieu de la démoraliser, tu ferais mieux de lui donner l'exemple. En volant, comme moi.
INSÉPARABLE 2 : Plutôt que de rester sur ton arbre perché.
INSÉPARABLE 1 : « Sur ton arbre, perché. »
INSÉPARABLE 2 : C'est ce que je viens de dire.

INSÉPARABLE 1 : Non, tu dis : « sur ton arbre perché », mais c'est pas l'arbre qu'est perché, c'est le corbeau.

LA CORNEILLE : JE SUIS UNE CORNEILLE! UNE COR-NEILLE : c'est quand même pas difficile à se rappeler, bord d'aile de merle!

LA MOUETTE : Un corbeau, une corneille, c'est pareil!

LA CORNEILLE : Ça te plairait que je te dise que t'es un goéland?!

LA MOUETTE : Rien à voir : comment on peut confondre une mouette et - -?!

L'AUTRUCHE : Arrêtez de vous voler dans les plumes! Je suis déjà assez stressée comme ça...

INSÉPARABLE 1 : La corneille, c'est la femelle du corbeau, non?

INSÉPARABLE 2 : T'as vraiment une cervelle de - -

LE COLIBRI : SILENCE! *(à l'autruche)* Bon, assez discuté : toi, approche du bord, on y va!

L'autruche se jette dans le vide et s'envole, suscitant l'admiration de ses camarades.

LE COLIBRI : Vos gueules, les mouettes!

LA MOUETTE : J'ai rien dit!

LE COLIBRI : Clouez-vous le bec! *(à l'autruche, militaire)* Toi, avance! Les deux pattes au bord! *(l'autruche s'exécute)*

Les ergots accrochés au parapet! *(l'autruche s'exécute)* Déploiement des ailes! *(l'autruche s'exécute)*

LA MOUETTE : « Vérification des toboggans »? « PNC aux portes »? *(elle rit)*

INSÉPARABLE 1 : Quelle porte?

INSÉPARABLE 2 : Tais-toi! Tais-toi...

L'AUTRUCHE : J'y vais, coach, mais j'ai peur...

LA MOUETTE : Pense à planer.

LA CORNEILLE : Ça va être une boucherie...

LE COLIBRI *(à l'autruche)* : L'écoute pas, saute...

LA MOUETTE : Les œufs sont faits, rien ne va plus! *(elle rit)*

LE COLIBRI : Réfléchis plus : bats des ailes!

LA CORNEILLE : Au menu, à midi, à la cantine : steak d'autruche...

LE COLIBRI : ... aussi vite que tu peux! De toutes tes forces!

INSÉPARABLE 1 : C'est pas de la force qu'il faut pour voler...

INSÉPARABLE 2 : ... c'est du cœur : vole.

INSÉPARABLE 1 : Vole.

LA CORNEILLE : Une boucherie...

LA MOUETTE : Vole!

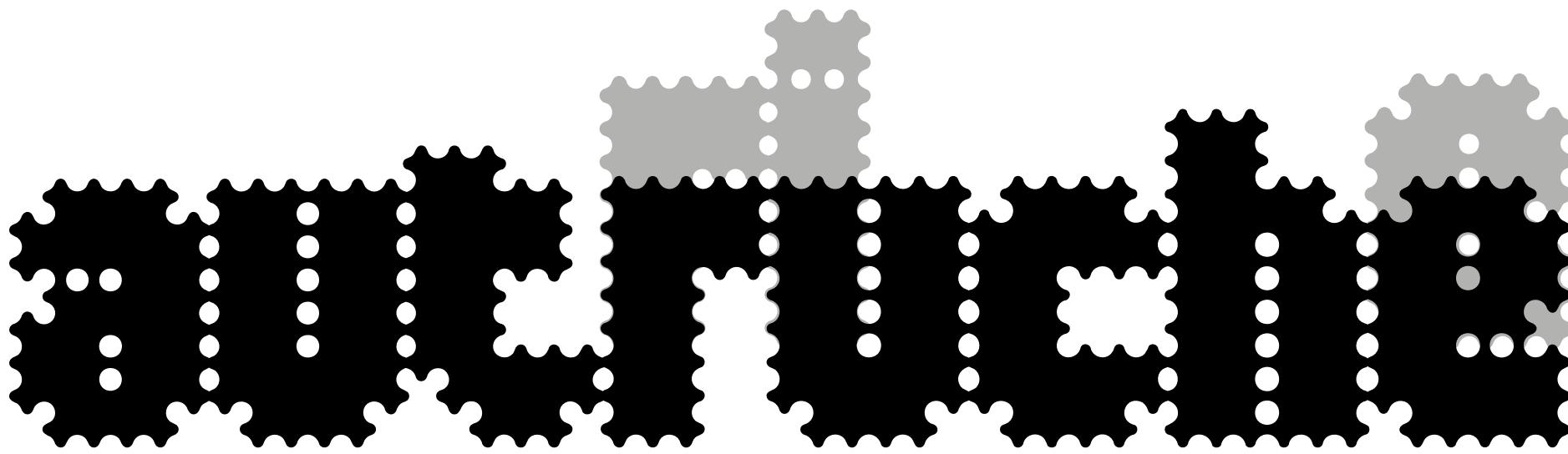
LE COLIBRI : Vole!

LES INSÉPARABLES *(ensemble)* : Vole!

L'autruche se jette dans le vide et s'envole, suscitant l'admiration de ses camarades.

On l'entend s'éloigner, hilare.

Karima est autrice à paillettes, dramaturge décoloniale, metteuse en scène parfois et autruche de chantier.



Karima El Kharraze

Ocean Vuong, *Un bref instant de splendeur* « CE QU'ON AURA TOUJOURS, C'EST CE QU'ON A PERDU. » Gallimard, 2021

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ
ODETTE, spectatrice
LOÏC, ingénieur chef de projet
TIAGO, chef de chantier
ALEXANDRE, architecte
MONSIEUR SOLLERS, chargé d'affaires charpente
CLAUDE, OPC
AUTRUCHE, autrice
GIBRIL, coffreur-bancheur
MATHURIN, bancheur-ferrailleur
JÉRÔME, chargé d'affaires gros-œuvre
YACINE, maçon chef d'équipe
MYLÈNE, responsable du réemploi sur le chantier
NARRATEUR VIRIL

PROLOGUE
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Qui va faire l'autruche ?
Pas au sens de l'expression « faire l'autruche »
Se voiler la face
S'enfourir la tête dans le sable pour ne pas voir ce qu'on a sous les yeux.
Qui va jouer l'autruche ?
Il faut savoir que les femelles autruches sont muettes,
Elles ont des cordes vocales atrophiées
Il n'y a que les mâles qui émettent des cris
En gonflant leurs cous un peu comme les grenouilles.
On peut la décrire ? Ça nous donnera une idée de qui est la personne la mieux placée pour jouer ça
Alors elle a des cheveux cette autruche, carrément frisés
Elle mesure à peu près deux mètres
Elle est née en France mais sa famille arrive de l'autre côté de la mer.
Ce n'est pas vraiment « autruche » en fait,
Elle a été baptisée par un logiciel de traitement de texte
Tu tapes « autrice » et ça devient « autruche »
C'est une autruche qui écrit mais ne parle pas.
Oui c'est ça qu'on dit maintenant, « une autrice »,
Moi, je peux jouer ça.

La personne se détache du groupe et le regarde intensément

L'AUTRUCHE :
Je suis une autruche femelle, je ne parle pas, donc je vais faire des mouvements et vous allez les interpréter.

L'acteur-ice-autruche exécute une série de mouvements correspondant à la question : « Avez-vous déjà perdu un lieu familial ? » Des suppositions naissent de l'interprétation des mouvements.

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est peut-être plus simple si tu joues une autruche mâle et pas femelle ?
Comme ça tu peux nous parler directement
On peut aussi se dire qu'elle est non-binaire cette autruche
Oui ou alors c'est une autruche femelle avec des cordes vocales
Une autruche qui se pose des questions.

L'AUTRUCHE :
D'accord, je vais parler. Est-ce que vous avez déjà perdu un lieu familial ?
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
De quoi ?

L'AUTRUCHE :
C'est une question que je vous pose.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est dans le texte ça ?
L'AUTRUCHE :
Oui oui
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Est-ce qu'on a déjà perdu un lieu familial ?
Et faut qu'on réponde, c'est ça ?
Qui veut répondre ?
Pas évident...
C'est un peu intime.
Ouais mais bon.
Ouais mais bon quoi ?
On s'est inscrits au stage, il faut bien qu'on joue le jeu.
Non, si on n'a pas envie, on n'a pas envie.
Moi, je veux bien répondre.

Une personne du chœur indiscipliné tente une réponse.

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Ça s'adresse aussi au public cette question ?
Peut-être qu'il faut faire des réponses à main levée – un peu comme dans les spectacles de stand-up
Ou dans les jeux romains tu sais avec le pouce pour les gladiateurs
Comme au Puy du Fou tu veux dire ?
Vous êtes déjà allés au Puy du Fou, vous ?
On se concentre et on pose la question.

Au public.
Est-ce que vous avez déjà perdu un lieu familial ?
On répond à main levée.

Le public répond.
Et maintenant on fait quoi avec ça ?
Non mais pardon, on s'est inscrits à un stage de théâtre et on se retrouve à devoir répondre aux questions d'une autruche qu'on n'a même jamais vue
Si, moi j'ai vu sa photo sur le site du théâtre
Et elle ressemble à quoi ?
Je ne sais pas si je peux le dire
Elle a plutôt une tête d'autruche ou une tête d'autrice ?
On dirait un virelangue, « Elle a plutôt une tête d'autruche ou une tête d'autrice ? »
Ça dépend de ce qu'on entend par « autrice »
On s'en fout – on veut juste savoir ce qu'on est censés jouer.

*L'autruche se transforme en autrice.
Le chœur la regarde, interloqué.*

L'AUTRUCHE :
Non, mais relisez le texte, c'est très clair !
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Ah non, c'est confus, il est confus, ce texte.
L'AUTRUCHE :
Pas du tout : l'autrice a écrit un texte qui raconte l'arrivée d'une autruche sur le chantier d'un théâtre.
Elle commence par poser des questions aux personnes qui travaillent sur le chantier.
Et nous on rejoue le tout. C'est simple.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Et toi tu joues qui ? L'autruche ou l'autrice ?
L'AUTRUCHE :
C'est le même personnage.



UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Mais nous, on est qui nous ?
L'AUTRUCHE :
Vous-mêmes
Vous êtes un groupe de comédién-nes amateures-ics.
Voilà.
C'est bon ?
On peut avancer ?
Il nous faut un chef de projet. Loïc. Il a un accent vendéen, des yeux très bleus et beaucoup d'humour.

Une personne se détache du groupe et se transforme en Loïc.

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Je ne vois pas comment elle peut jouer Loïc.
L'AUTRUCHE :
Oui, au théâtre faut faire un petit effort d'imagination
C'est un peu comme pour un projet architectural.

1 LOÏC ET ODETTE

LOÏC :
Moi, sur le chantier, j'ai la responsabilité de tout ce qui est technique
Je suis économiste aussi – j'ai une double casquette
J'ai fait la phase conception – en gros, combien ça va coûter
Je m'occupe de l'estimation et de l'appel d'offres
Le chef c'est l'architecte, c'est lui qui a la responsabilité du chantier.
L'AUTRUCHE :
Vous êtes ingénieur ?
LOÏC :
Je ne suis pas ingénieur, je suis un imposteur.
J'ai fait de la biologie après le lycée mais je me suis rendu compte que je voulais faire de l'architecture
J'ai commencé à travailler dans un bureau d'études
Au début j'étais dessinateur
Et puis je me suis dirigé vers la prescription.
L'AUTRUCHE :
C'est la première fois que vous vous retrouvez dans un théâtre ?
LOÏC :

Non
La dernière fois que je suis allé au théâtre
Il y avait un écran et on voyait les acteurs jouer comme dans un film
On voyait tout l'envers du décor.
Le gars venait sur scène et expliquait sa mise en scène
J'ai vu un ballet aussi mais ce n'était pas *Roméo et Juliette* comme on peut l'imaginer
Il y avait un caméraman sur scène et on voyait toutes les expressions des danseurs qu'on ne voit pas d'habitude.

ODETTE :
C'est quand même bizarre comme pièce. Il parle à qui là, le personnage ?
Moi j'étais inquiète quand ils ont dit qu'ils allaient tout changer le théâtre
On allait voir des spectacles quand ça s'appelait encore Le Grand T et maintenant je ne sais pas
On ne peut pas dire non plus que c'était mieux avant.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Vous êtes qui, vous ?
ODETTE :
Odette
Vous ne me connaissez pas ?
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Non
ODETTE :

Moi, je suis juste spectatrice.... Je connais bien l'autruche – j'ai déjeuné avec elle il n'y a pas longtemps
Elle m'a posé des questions à moi aussi
Et j'étais là bien avant les travaux du théâtre
Je peux vous dire qu'avant, le théâtre, c'était un chapiteau qui sillonnait la Loire-Atlantique. Parce que le théâtre, il était en travaux... bon moi j'aurais pas fait comme ça...

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Odette a les cheveux blancs courts
Elle est un peu âgée et un peu ronde.
ODETTE :
Gourmande, on dirait plutôt
Comme le maître de la servante Zerline.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Gourmande, oui
Elle a une canne et elle parle beaucoup.
ODETTE :

Alors quand vous êtes venue me voir, je me souviens très bien de la question que vous m'avez posée, c'était : quel est votre plus grand souvenir de théâtre ? J'ai bien aimé votre question, parce qu'elle m'a poussée à fouiller dans mes souvenirs.
Et je vous ai répondu que c'est Jeanne Moreau dans *Le Récit de la Servante Zerline*.
Déjà elle a cette voix grave si particulière – moi j'ai de l'asthme sinon j'aurais fumé pour avoir une voix comme ça.
Et quand elle est arrivée sur scène, personne n'a toussé pendant tout le spectacle.
Il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque
Maintenant ils nous font suer avec leurs téléphones portables
Ils n'arrêtent pas d'allumer pour regarder l'heure
Qu'est-ce qu'ils viennent faire au théâtre si c'est pour allumer leurs portables.
On devrait leur mettre des amendes ! Je vais en parler à la directrice.
Mon moment préféré c'est quand elle pèle la pomme pour la donner à son maître
Déjà elle utilise un couteau et pas un économé
C'est un geste tout simple mais on y croit,
C'est pas Catherine Deneuve dans le film là, je me rappelle plus le nom...
Non Jeanne Moreau elle pèle la pomme comme ça
Ça m'a donné les larmes aux yeux.
Parce que moi aussi j'ai été bonne dans quatre familles à Nantes
Et quand tu vois ta vie au théâtre avec en plus Jeanne Moreau qui est là
Toute proche de toi
Ça fout les poils le théâtre c'est ça que j'adore.

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Merci Odette. C'est vraiment très intéressant.
Mais on est en plein travail, on doit présenter notre spectacle dans pas longtemps et il nous reste pas mal de boulot donc... Là on va essayer de plonger le public dans le chantier du théâtre,
Pour qu'il puisse assister à ce à quoi il n'a jamais assisté.
Non pas un spectacle en train de s'imaginer
Mais un théâtre en train de se fabriquer.
Pour ça on a besoin d'un chef de chantier
Ça ressemble à quoi un chef de chantier ?

Tentatives du chœur indiscipliné pour trouver à quoi ressemble le chef de chantier et qui va l'interpréter. Une personne prend la parole.

2 TIAGO

TIAGO :
Bonjour, je suis Tiago
C'est moi le chef de chantier – je m'occupe du gros-œuvre
J'ai la cinquantaine et je suis d'origine portugaise
C'est moi qui embauche et qui est responsable des gars sur le chantier.
Je n'avais jamais vu d'autruche mais quand elle est venue sur le chantier
J'ai répondu à ses questions
Et je l'ai mise en contact avec mes gars pour qu'elle leur pose des questions.
L'AUTRUCHE :
Vous savez, moi de mon côté j'ai jamais vu de chef de chantier, donc ça nous fait une double découverte.. Je reprends mon questionnaire : quel rapport entretenez-vous avec les lieux que vous construisez ?
TIAGO :

J'aime bien montrer à mes enfants ce que j'ai fait
J'ai fait plein de gros chantiers comme une clinique à Angers, la CPAM à Niort, j'ai fait plusieurs EHPAD, des chaufferies pour brûler du bois.
Mais construire un théâtre c'est autre chose – il y a une âme là-dedans
C'est pas comme faire une crèche privée par exemple ou une autre baraque à fric
C'est un truc joyeux, un théâtre.
L'AUTRUCHE :

Et vous êtes déjà allé au théâtre, vous ?
TIAGO :
Moi je ne suis jamais allé voir des spectacles
Je suis juste allé à l'Olympia écouter Linda de Suza avec mes parents
Et je vais voir des concerts de rap de temps en temps
J'aime surtout le rap à l'ancienne.
J'allais à l'école en marche arrière alors le rap c'était un peu mon école à moi.
J'ai fait CAP-BEP bâtiment et à chaque fois que je pouvais, je me collais un casque sur les oreilles pour écouter de la musique pendant le travail
Le rap, c'était ça qui me parlait de ma vie.
Cette chanson par exemple, je l'écoute en boucle depuis que je suis ado.

Tiago lance Nés sous la même étoile *ou une autre chanson de l'album*
L'Ecole du micro d'argent *du groupe IAM.*

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Et lui là, Tiago, il participe à la réunion de chantier ?
Moi j'ai compris que c'était ça le truc central de ce qu'on allait jouer – la réunion de chantier.
L'AUTRUCHE :
Oui allez-y, je me mets dans un coin si jamais vous avez des questions.

3 LA RÉUNION DE CHANTIER

LOÏC :
Moi je suis Loïc, vous vous souvenez ?
Et toi tu vas jouer Claude
Je te vois bien jouer Claude.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est qui, Claude ?
LOÏC :
Claude, c'est l'OPC
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est quoi OPC ?
L'AUTRUCHE :
Il ressemble un peu à un-e administrateur-ice de théâtre
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Ce n'est pas contre toi mais je ne trouve pas ça terrible d'avoir l'autruche qui intervient dans la réunion de chantier.
C'est plus beau si tu proposes une présence muette de l'autruche avec parfois des mouvements ou des petits cris qui créent un peu d'étrangeté.
L'AUTRUCHE :

OK, très bien, je m'efface, je m'efface...
CLAUDE :
Vous trouvez que je ressemble à un administrateur ?
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Déjà ça ressemble à quoi un administrateur de théâtre ?
Si on visualise un mec grand blanc mince avec des cheveux poivre et sel
C'est qu'on est un peu dans le cliché quand même, non ?
CLAUDE :

Je ne sais pas si je ressemble à un administrateur mais sur le chantier je suis le seul à faire du théâtre. Le hasard a voulu que cette fois-ci, je me retrouve OPC sur le chantier d'un théâtre – la dernière fois, j'étais sur le chantier du Center Parcs du Lot-et-Garonne. Je fais du théâtre en amateur dans une troupe en parallèle de ma carrière d'OPC.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est quoi un OPC ?
CLAUDE :
Ordonnancement Planification Coordination
Ordonnancement, ça, c'est mettre les tâches dans le bon ordre
Planification, c'est gérer la temporalité
Et Coordination des entreprises, pour qu'elles interviennent au bon moment et dialoguent entre elles
Bon il faut qu'on commence là parce que c'est moi le maître du temps et on n'est pas en avance.

LOÏC :
Alors faut imaginer qu'on est quinze autour de la table
Quinze hommes.
Les tables sont en plastique.
On est dans un préfabriqué – c'est la base de vie du chantier
C'est là qu'on fait les réunions
C'est là qu'on accueille les visiteurs
C'est là qu'on se change pour aller sur le chantier
Il y a un tableau blanc
En face il y a l'architecte, Alexandre, qui a un ordinateur branché à un vidéoprojecteur
Il projette le plan du chantier
Il zoome à certains moments
Et puis il y a des sujets – des problèmes à régler
Qu'on déroule à chaque réunion.
ALEXANDRE :
Moi je vais faire l'architecte
On a un sujet charpente pour la salle de spectacle aujourd'hui.
LOÏC :
Oui justement il y a Monsieur Sollers qui est venu exprès aujourd'hui,
Bonjour Monsieur Sollers.
ALEXANDRE :
Bonjour Monsieur Sollers.

Le chœur indiscipliné ne sait pas trop qui va jouer Monsieur Sollers.

CLAUDE :
Quel est votre problème Monsieur Sollers ?
MONSIEUR SOLLERS :
Je vous ai envoyé plusieurs mails, mais je n'ai eu aucune réponse.
ALEXANDRE :
Ah bon ? Il y a dû y avoir une erreur. Dites-nous, maintenant que vous êtes là.
MONSIEUR SOLLERS :
On a un parquet avec des préconisations acoustiques mais si je regarde le dessin de charge de la tribune, ça ne marche pas. La tribune est trop lourde au regard des plots anti-vibratiles du parquet.
CLAUDE :
Mince. Un problème de plus.
ALEXANDRE :
Je vous préviens, si on doit choisir entre les plots anti-vibratiles du parquet et la tribune, C'est la tribune qui gagne.
Vous êtes en contact avec le sous-traitant ?
MONSIEUR SOLLERS :
Le sous-traitant doit s'adapter. Le sous-traitant doit s'adapter. Le sous-traitant doit s'adapter...

Le chœur indiscipliné a du mal à se mettre d'accord sur qui doit jouer Monsieur Sollers.

ALEXANDRE :
Oui on a compris, Monsieur Sollers.
C'est qui l'acousticien ?
CLAUDE :
Moi, je n'ai pas l'info là.
LOÏC :

Le sous-traitant, c'est Arlequin.
C'est avec lui qu'il faut voir pour les lambourdes
Je vous envoie tout de suite son contact, Monsieur Sollers.
MONSIEUR SOLLERS :
Quand la tribune est dépliée, il faut que les plots du parquet soient suffisamment solides parce que c'est lourd,
Quand elle est repliée, ce sont des gens qui sont sur le parquet donc il faut que les plots soient extrêmement souples.
ALEXANDRE :
On ne sera pas bon dans les deux configurations
On en a parlé avec Frantz le directeur technique du théâtre et on va privilégier la position dépliée.
CLAUDE :

Il faut faire une synthèse avec le sous-traitant du parquet
Et Fassbinder, l'acousticien.
On devrait réussir à dépatouiller tout ça si on organise une réunion
C'est quoi la charge de votre tribune quand elle est repliée, Monsieur Sollers ?
MONSIEUR SOLLERS :
Dix-neuf tonnes.
LOÏC :

La vache ! Il faut en parler avec le bureau d'études du parqueteur.
MONSIEUR SOLLERS :
Il faut absolument qu'on trouve une solution. Moi je suis vraiment au bout du rouleau parce que je ne sais pas si je vous ai dit pour ma maison ?
CLAUDE :

Non mais on se doute que c'est difficile pour tout le monde en ce moment.
L'architecte va envoyer un mail en vous mettant tous en copie. Comme ça, vous pourrez trouver la bonne formule pour que ça marche, Monsieur Sollers.

LOÏC :
Ça vous va, Monsieur Sollers ?
MONSIEUR SOLLERS :
Disons que ce n'est pas facile facile...
CLAUDE :
La date-butoir va bientôt arriver. C'est dix semaines de fourniture.
Et vous êtes censés poser quand ?
MONSIEUR SOLLERS :
J'ai noté juin.
CLAUDE :
Non
Juin mais pas de cette année Monsieur Sollers.
Le planning s'est un tout petit peu décalé. De trois semaines.
ALEXANDRE :
Ça va Monsieur Sollers ?

Monsieur Sollers s'écroule.

CLAUDE :
Non mais ce n'est pas possible... Il faut qu'on avance...
Quand vous aurez réglé vos problèmes de fréquence et de portance, on aura déjà bien avancé, Monsieur Sollers ?

MONSIEUR SOLLERS *(au sol)* :
Merci.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Alors ?
Je trouve ça crédible, le côté on fait la réunion de chantier avec des trucs hyper techniques, un collaborateur qui est complètement bourré à 8 heures du matin.
Comment ça, bourré à 8 heures du matin ?
C'est pas du tout ce que j'étais en train de jouer.
Pour moi, ce Monsieur Sollers c'est un gars dépressif, il est charpentier mais sa maison a brûlé et il est complètement absorbé par ça. Il vient à la réunion parce qu'il n'a pas le choix – il doit régler son problème de tribune mais lui, il a vraiment perdu un lieu familial et ce n'est pas facile.
Bon et les autres, vous ne trouvez pas qu'ils ont vraiment l'air de gérer ?
Oui mais bon, ils ne sont pas du tout émus par le fait qu'il perde l'équilibre. Je ne sais pas si c'est ça qu'on a envie de voir au théâtre en 2025 – des gestionnaires sans cœur...
C'est vrai que moi je préférerais jouer plutôt un ouvrier qu'un archi ou un ingénieur.

4 L'AUTRUCHE ET GIBRIL

L'AUTRUCHE :
Plus tard, je suis allée voir comment ça se passait sur le chantier...
TIAGO :
Elle est venue pour ça, voir comment ça se passe sur un chantier
Qui sont les gars qui travaillent là.
Alors je l'ai emmenée voir mes gars
Amadou par exemple – il s'appelle Gibril en fait
Mais moi je l'appelle Amadou.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Vous appelez tous les ouvriers Amadou ?
TIAGO :

Non, seulement les Africains.
C'est pas méchant, c'est parce que quand j'étais petit j'avais un copain qui s'appelait Amadou alors je les appelle tous Amadou.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Mais qui va jouer Gibril ?
Ce qui serait intéressant c'est de le faire venir.
Une effraction du réel sur le plateau.
TIAGO :

Je ne sais pas comment ça peut se faire ça
Je peux lui proposer de venir si vous voulez
Il habite pas loin mais il est peut-être déjà couché
On se lève tôt dans le bâtiment.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :

J'ai une autre solution : on pourrait projeter sa photo sur le mur et parler de lui.
Qui se sent d'y aller ?
GIBRIL :
Gibril est un homme noir entre vingt et trente ans
Il a un accent soudanais
Il fait pas mal de musculation et de balades
Il a quitté le Soudan en passant par la Libye
Là, il a travaillé sur des chantiers sans être payé.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :

À la troisième personne, c'est bizarre, non ?
En termes de jeu ce n'est pas...
Je peux essayer à la première personne ?
GIBRIL :
Je m'appelle Gibril
Je fais pas mal de musculation et de balades
J'ai un accent soudanais quand je parle
J'ai quitté le Soudan en passant par la Libye
Là, j'ai travaillé sur des chantiers sans être payé.
Du travail forcé quoi – en plus, il y avait beaucoup de violence
Je n'ai pas tout dit à l'autruche mais la Libye, c'était l'enfer.
Je suis allé en Italie après mais c'était encore l'exploitation sur les chantiers
Alors j'ai décidé de venir en France.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Tu ne ressembles pas du tout à Gibril.
Parmi nous, personne ne ressemble à Gibril.
On ne ressemble pas non plus à l'autruche.
Moi je ne ressemble même pas à ma propre sœur.
Oui mais aujourd'hui c'est compliqué de parler comme ça à la place d'un homme noir – déjà que le chef de chantier ne l'appelle même pas par son prénom ?
On a bien joué la réunion de chantier où il n'y a que des hommes autour de la table
Sinon on peut demander à quelqu'un du public
Peut-être même que Gibril est dans le public ?
Après tout, c'est lui qui l'a construit le théâtre, il a peut-être eu envie de s'asseoir dans le gradin et de regarder ce qu'il se passe maintenant, dans l'endroit qu'il a construit ?

GIBRIL :
J'ai demandé l'asile.
Au Soudan, c'était compliqué.
Mes parents se sont réfugiés au Tchad.
L'AUTRUCHE :
Est-ce que tu as perdu un lieu familial ?
GIBRIL :
Ce n'est pas la maison où je vivais qui me manque, mais ma famille.
Ta maison c'est là où sont les gens que tu aimes.
J'ai appris le français et j'ai une formation de coffreur-bancheur.
UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
C'est beau ce dialogue entre Gibril et l'autruche – je valide, moi.
MATHURIN :

Mathurin, je suis dans l'équipe de Gibril.
Je suis coffreur-bancheur aussi.
Les banches c'est les grands coffrages pour couler le béton à l'intérieur
C'est comme ça qu'on fait les murs
Je ne pense pas que Gibril soit dans la salle
Et moi non plus d'ailleurs,
Parce que nous ce qu'on aime, c'est quand il y a de l'action
Des feux d'artifice, des vraies autruches, des cascades.



8 RETOUR À LA RÉALITÉ

JÉRÔME :
Alors, bonjour Mylène, oui, c'est vrai, on va être honnête, on n'a pas trié, pas encore trié, mais par contre on a bientôt fini la phase de démolition.

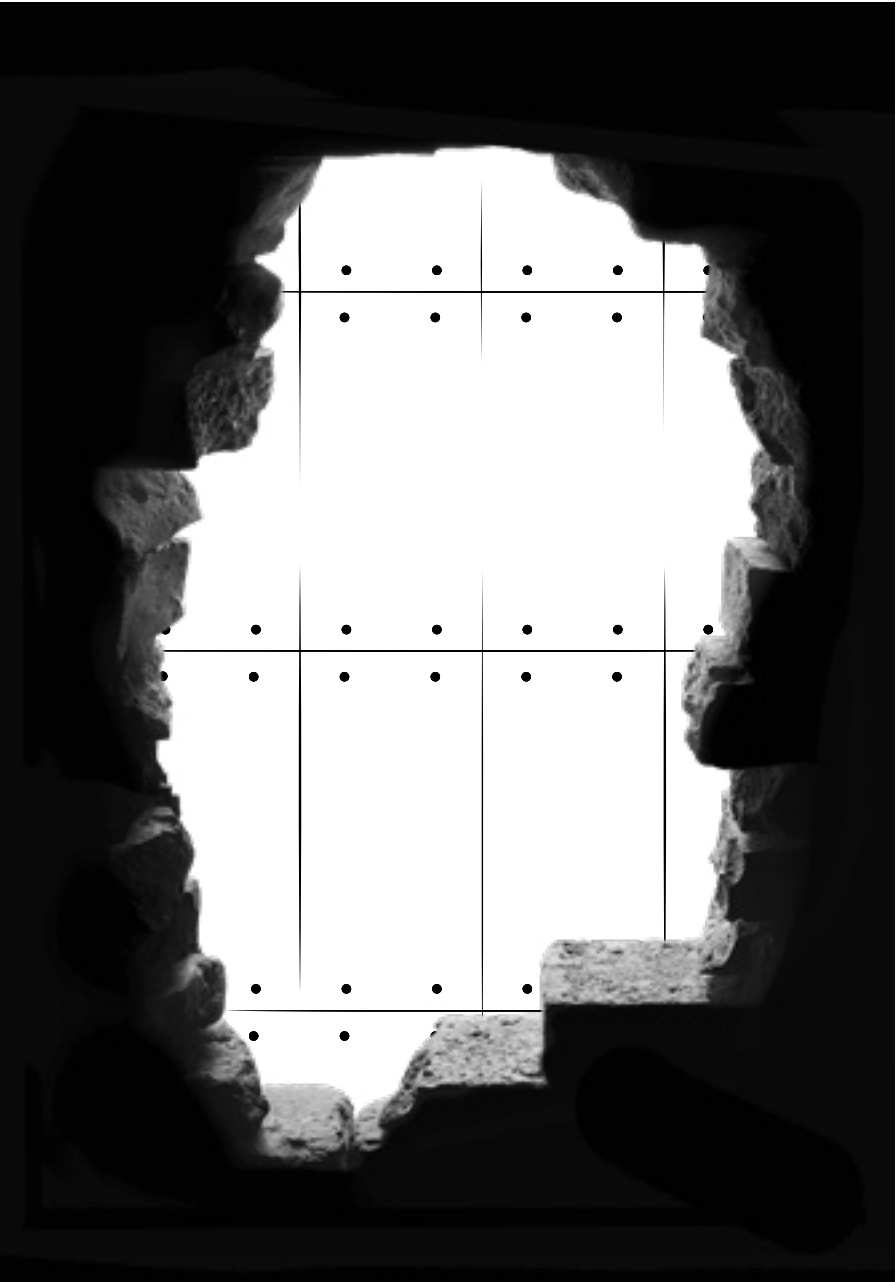
MYLÈNE :
Déconstruction Jérôme, déconstruction
On déconstruit tout ce qu'on peut déconstruire
Et si on peut éviter la benne, on recycle.
C'est pareil pour les gens qui travaillent avec nous, on les réinsère.
Je vous ai fait un tableau Excel avec tout ce qui reste à récupérer.
Vous avez juste à indiquer les dates auxquelles on revient tout chercher.
Et aujourd'hui on a apporté les 9 900 ampoules qu'on a recyclé pour les lustres du hall.
On réinjecte le passé dans le futur
On fait du neuf avec de l'abîmé
On réinvente le familial.

UN CHŒUR INDISCIPLINÉ :
Le familial
C'est quoi un lieu familial ?
Ça existe vraiment ?
Moi j'ai passé beaucoup de temps dans plein d'endroits mais je ne me suis jamais senti chez moi - genre ancré à cet endroit-là.
Le théâtre - les théâtres, ça crée du familial je trouve.
T'arrives et tu t'assois à un endroit précis - au milieu des autres.
Il y a des mots, des gestes - c'est ça qu'on habite au théâtre.
C'est comme un campement - on arrive, on monte, on joue, on démonte.
C'est pas chez nous ou chez vous.
Mais pendant un moment, ça existe.
Et puis après, ça s'efface.
On remballé.
On a été là et on aura partagé un lieu qui, d'une certaine manière, n'existe que parce qu'on y a cru.

ÉPILOGUE

L'AUTRUCHE :
Est-ce que j'ai perdu un lieu familial ?
Mon quartier a fait partie d'un vaste programme de rénovation urbaine
Mon immeuble et mon collège ont été rasés
Je n'étais pas si jeune quand c'est arrivé
Mais je vis aujourd'hui avec l'idée que tout pourrait disparaître
Le bâti pourrait se transformer en tentes sans même laisser de traces.
Le monde ne cesse de fabriquer des réfugiés.
Tout est fragile - le vivant, nos repères, nos relations.
J'ai suivi un atelier théâtre au collège pendant plusieurs années
Jordan était un élève qu'on regardait tous comme un futur acteur
Il avait un vrai sens du théâtre
Son rapport au texte, à l'espace et au corps était très précis
Il avait beaucoup d'humour aussi
Une sorte de grâce.
J'ai quitté mon quartier pour aller dans le bon lycée de la ville
L'autruche ne vole pas mais ça ne l'empêche pas de se déplacer.
J'ai perdu de vue Jordan.
J'ai appris qu'il avait été arrêté par la police et placé en détention.
Il a pris un an de prison.
Au moment où je lis cette phrase d'Edward Bond :
« Le théâtre doit servir à fermer les prisons, sinon il faut fermer les théâtres »,
Je récupère le numéro d'écrou de Jordan et je lui envoie quelques pièces de théâtre.
Quand Jordan sort, il m'apporte la pièce qu'il a écrite en prison
Ça parle des erreurs qu'on fait et des obstacles qu'on peut rencontrer dans la vie
Ça plairait à Tiago, le chef de chantier,
C'est écrit comme une chanson de rap.
Avec Jordan on voulait en faire un spectacle mais on s'est perdus de vue.
Des années après, je reçois une photo de Jordan sur un chantier avec ce message :
Devine ce que je suis en construire ?
Jordan était en train de construire un théâtre.
Le théâtre était revenu dans sa vie d'une manière inattendue.
Le sourire de Jordan sur la photo m'a donné envie d'aller poser des questions aux ouvriers et aux autres personnes qui ont travaillé sur le chantier de ce théâtre où nous sommes aujourd'hui.
J'aimerais leur dédier ce spectacle.

Merci à Kevin, Matheo, Mohamed, Ulrich, Fernando, Adam, Simon, Timothé, Jonathan, Yassine, Sébastien, Charlène, Christelle, Guy, Thomas, Yannick, Camille, Carole, Jean, Julien, Jean-Baptiste, Odette, Sacha et Adama.



« Ce qui m'a frappée, c'est la manière dont les usager·ères habituel·les du lieu, les “ gens de théâtre ” ont laissé la place aux travailleur·ses du chantier. Le fait que le théâtre devienne un chantier a ouvert des possibles en termes de transformation spatiale mais aussi d'imaginaire social. »
Karima El Kharraze



PASTILLES AUDIO
POUR LA GORGE

Dans la file d'attente.
— Ici, c'est les hommes.
— Ah pardon.

— Tu restes pour la deuxième partie ?
— Maintenant que j'ai payé ma place...

— Qu'est-ce qui vide les baignoires et remplit les lavabos ?
— Elle est connue celle-là !

— T'es placé où ?
— Tout en haut, sur le côté. Et toi ?
— Troisième rang. Au milieu.

— Comment il s'appelle, déjà, le metteur en scène ?
— (*bruit de bouche*) Aucune idée.

Dans la file d'attente.
— Ici, c'est les femmes !
— Ah pardon.

— J'ai tout détesté : le texte, les décors, les costumes !
— La lumière est pas mal...
— Oui, oui... Et on est bien assis...

— On se retrouve à la sortie ?
— Et on se fait un resto ?
— Oh oui ! La scène du repas, ça m'a donné faim.

— L'autre, là, il articule pas : j'entendais rien de ce qu'il disait !
— Lequel ?
— Tous, en fait...

— Tu peux aller faire la queue au bar pendant que je passe aux... ?
— Ok... Tu veux quoi ?
— Une bière.
— T'auras pas le temps de la boire.
— Si, une bière !
— « S'il te plaît » : je suis pas ta bonne...

— J'ai DÉ-TES-TÉ.
— J'ai A-DO-RÉ.

— Quand je pense que pour le même prix, on pourrait avoir un mois d'abonnement à Netflix...

Dans la file d'attente.
— Ici, c'est les hommes.
— Mais il y a la queue aux femmes...

MURS-
MURS

— Mais pourquoi t'as choisi ce spectacle ?!
— Je sais pas, le titre m'a plu...

Dans la file d'attente.
— Ici, c'est les femmes !
— Ben oui.
— Ah pardon.

— (*appuyant en vain sur le distributeur*)
Y'a plus de savon ?

— Mais pourquoi ?! Pourquoi ?!
— L'affiche était bien...

— « Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort / Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port / Tant, à nous voir marcher avec un tel visage, -- »
— Ça te prend souvent ?
— Ils m'ont donné envie de jouer !
— Laisse faire les professionnels... Et puis, franchement, Racine...
— Corneille ! *Le Cid* !...

— Y'a d'autres trucs qu'ont été écrits depuis...
— Racine !...

— Qu'est-ce qui vide les baignoires et remplit les lavabos ?
— Je la connais ! Tout le monde la connaît...

— Ça va ? Tu pleures ?
— (*en larmes, devant le miroir*)
J'ai pas arrêté... C'est beau, c'est beau !... Ça m'a tellement !... Mais tellement !

— (*tapant sur le sèche-mains*)
Ah merde, merde, merde !!!
— Pas la peine de taper dessus : il marche pas, il marche pas.
— Ah bon ? Il marche pas ?
J'avais pas remarqué !!!

Un homme urine en sifflotant.
/ *Une femme urine en chantonnant.*

— (*derrière la porte des toilettes*)
Excusez-moi... Excusez-moi...
Y'a quelqu'un ?... Y'a plus de papier...

— Mais pourquoi ?! Pourquoi ?! Qu'est-ce que je t'ai fait ?! J'ai passé les deux heures les plus horribles de ma vie !
— N'exagère pas...
— J'ai cru que j'allais crever !!!
Et dépêchons-nous, ça va reprendre !

(ET, SURTOUT,
POUR LES OREILLES)

— Il est un peu vieux, non ? Pour jouer Roméo...
— Au théâtre, on est loin, on voit rien...

— Quand je pense que pour le même prix, on pourrait avoir un menu complet chez Mac Do...

— Qu'est-ce qui vide les baignoires et remplit les lavabos ?
— Excuse-me ? Sorry, I don't speak French.

— Même ici, tu peux pas lâcher ton portable ?
— Et toi ? Tu peux me lâcher ?

Une femme urine en sifflotant.
/ *Un homme urine en chantonnant.*

— (*très bas*) Pardon, vous auriez un tampon pour me dépanner ?

— Franchement, t'as aimé ?
— Oui. Non. Si. J'ai dormi, en fait.

— Viens, on se casse...
— Ah ben non ! Je veux voir la fin !
T'as pas aimé la première partie ?
— Si, ça m'a donné envie de te faire l'amour.
— Viens, on se casse...

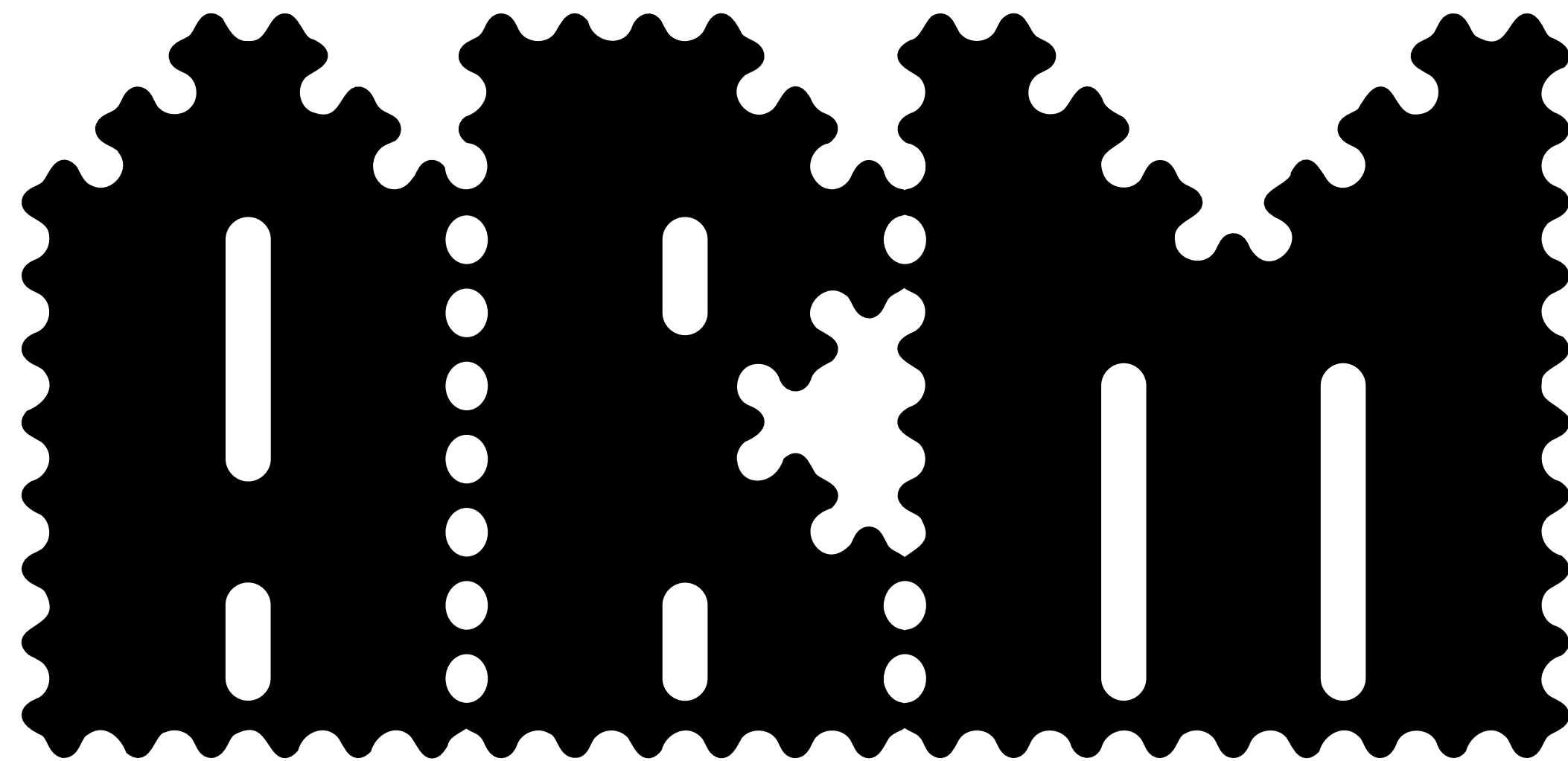
----- (ÉPIGOQUE) -----

— Qu'est-ce qui vide les baignoires et remplit les lavabos ?
— Je sais pas.
— Ah bon ?! Tu la connais pas ?!
— Ben non, dis-moi.
— (*un temps de silence*)... Zut, j'ai oublié.

TOUS : ENTRACTE !

Chasse d'eau.





Au 17^e siècle, l'article 16 du Code Noir interdit la danse aux esclaves.
Ceci, en raison de sa force sociale et de son impact politique.

Texte pour danseuse

Sophie Merceron

« Le terme **membre fantôme** désigne la sensation qu'un membre amputé ou manquant est toujours relié au corps et interagit encore avec le cerveau. »

Sophie est autrice, pour le théâtre notamment. Elle a publié plusieurs textes aux éditions l'école des Loisirs ainsi qu'aux Solitaires Intempestifs. « Je me sens chanceuse d'avoir eu l'opportunité de suivre les étapes de ce chantier. D'assister à la métamorphose de ce lieu. Lors de chacun de ces rendez-vous, j'ai cherché l'élément qui pourrait déclencher l'écriture. Trouver une histoire singulière et intime dans ce bâtiment gigantesque. C'est en écoutant les personnes qui y travaillent et aussi en observant les stigmates que les murs ont gardés, comme ce graffiti à la place d'un escalier retiré, que le récit est venu. »

Arm est inspiré de trois photos prises par Jérôme Blin
lors de la métamorphose du Grand T devenu Mixt.
Jérôme Blin est photographe et cofondateur des éditions Sur La Crête.

Une jeune femme surgit du mur. Elle semble ne pas savoir ce qu'elle fait là. Elle semble ne pas savoir pourquoi il y a des gens face à elle, qui la regardent. On pourrait croire qu'elle fait partie de cet endroit. Qu'elle y est depuis toujours. Elle appartient à la pierre. Elle se tient debout. Face aux gens qui la regardent. Debout, un peu fragile sur ses deux jambes. Elle n'a qu'un seul bras.

Il faudrait que tu leur parles, là. C'est un peu gênant ce silence. Ils me voient, tu crois ?

Oui, ils te voient, je crois. C'est la première fois. Je n'existe pas, d'habitude. Je veux dire : pour eux, je n'existe pas. Il s'est passé quoi ?

J'en sais rien. Mais là, tu dois dire quelque chose.

Et quelque chose d'intelligent, ce serait mieux.

Je m'appelle Faho, J'ai dix-huit ans.

Non.

Quoi ?

Tu ne t'appelles pas comme ça : Faho. C'est pas ça, ton nom.

Ne commence pas comme ça. Avec un mensonge. C'est pas très correct.

Si je décide que je m'appelle Faho, je m'appelle Faho. Tu es qui toi, pour me dire qui je suis ?

Tu es de mauvaise humeur. Encore.

Tais-toi. Toi, tais-toi. Je dis. Si je veux, je dis.

Au public.

Je m'appelle Faho. J'ai dix-huit ans.

Dix-huit ans et dix-neuf cicatrices sur la peau.

Et aussi :

Deux tibias,
Deux épaules,
Deux poumons,
Deux omoplates,
Trois muscles épineux,
Deux-cent-six os,
Ou deux-cent-sept. Je ne sais plus.

Moins 176, en ce qui te concerne.

Quoi ? Tu as dis quoi ?

Rien. J'ai dit rien.

Elle reprend :

153 238 cheveux,
Deux pieds,
Dix orteils.

Et puis un seul bras. Tu n'as qu'un seul bras.

Et un seul bras. J'ai un seul bras.

Un crâne,
Deux marteaux,
Deux enclumes,
90 000 km de veines.
Deux étriers,



Deux zygomatiques,
Une mandibule.
90 000 km de veines sous la peau.
Un sternum,
Un sacrum,
Deux astragales.
On a 90 000 km de veines dans le corps, vous le saviez ça ?
Deux clavicules,
Un pubis,
Une crête iliaque,
Un atlas.
90 000 km. Plus de deux fois le tour de la terre.

Vingt-quatre côtes,
Deux péronés.
Mes veines font 89 998 fois le tour de ce théâtre.
Deux nerfs sciatiques,
Cinquante-six phalanges...

Quoi ?
Cinquante-six moins quatorze, égale quarante-deux phalanges.

Oui. Quarante-deux.
Quarante-deux phalanges.

Et un seul bras.
L'autre est quelque part dans ce théâtre. Je ne sais pas où. Sous terre peut-être. Ou dans un mur. Sous le ciment. Emmuré sous les coups de truelles. Dans les cintres. Sous la scène.
Je ne sais pas où est mon bras.
Si vous le trouvez, rendez-le moi. S'il vous plaît.
Je vais en avoir besoin, pour plus tard.

Si vous me trouvez, rendez-moi mon corps, s'il vous plaît, je vais en avoir besoin.

Pour danser.
Je veux danser.
Je sais faire ça, danser.
Même sans musique. Même dans l'obscurité. Même seule. Même toute seule dans le noir. Je sais faire ça.
Danser seule, dans le froid, la nuit et sans musique.
La danse répare les vivants et console les fantômes.
D'où me vient cette phrase ? Elle tourne dans ma tête.
En boucle. Cette phrase. Elle me vient d'où ?
La danse répare les vivants et console les fantômes.
J'ai froid.

J'ai cette phrase en boucle, depuis que j'ai été tirée du sommeil.

J'ai froid. Sans toi. J'ai froid.

Je dormais. Et puis, le bruit des machines. Et puis, je regarde et je n'ai plus mon bras. Depuis quand ? Depuis quand je dormais ?

Je ne sais pas.

Peut-être, je n'existe pas.

J'ai rêvé. Je crois que j'ai rêvé.

Il y avait un bateau, la peur dans la gorge et après plus rien... après...

Que peut faire un bras sans corps ?

Après, les mains qui frappent les outils. Et le moteur des machines. J'entendais les voix.

J'entendais ça :

(comme un mantra)

cognée, broche, arrache-rotule, bétonnière, burin, égoïne, foreuse, marteau, piolet, presse-flanc, pince, scie à dos, visseuse, tenaille, dameuse, brise-roche, godet, buld-

/ Oui, c'est bon, je crois qu'ils ont compris.

Temps.

90 000 km de veines plus les artères et les capillaires : 160 000 km dans notre corps.

Ce qui veut dire...

(elle réfléchit)

Ce qui veut dire qu'il suffirait de mettre bout à bout les vaisseaux sanguins de trois adultes pour couvrir la distance entre la Terre et la Lune.

Et ça servirait à quoi ?

Ta gueule.

Au public.

Le syndrome du membre fantôme, vous connaissez ? Être amputée d'un membre et le sentir encore présent ? C'est pareil pour moi. Enfin, presque pareil. Parce que moi, j'entends sa voix. Je vous jure. Je l'entends qui parle dans ma tête. Un bras avec une voix. Et des pensées.

Merde, vous croyez que je suis folle ?

Oui, évidemment qu'ils pensent que tu es folle.

Peut-être c'est cette poutre que j'ai prise sur la tête quand ils ont retiré la charpente. Je dormais. Depuis quand ?

1765

Pardon ?

1765

Et comment tu sais ça, toi ?
C'est écrit sur la pierre. À côté de ce nom : Louise Villeneuve. Tu sais qui c'est, Louise Villeneuve ? Non, je sais pas. Moi, je m'appelle Faho.
Eh bien, moi je crois que c'est toi. Toi qu'on a laissée là. Avec ta chemise trop grande, tes jambes nues et

un bras en moins. Dans l'autre main, il y avait ça. Je lis : « Les maîtres seront tenus de faire enterrer en terre sainte, dans les cimetières destinés à cet effet, les femmes esclaves baptisées. » Tu veux la suite ? Je suis pas sûre, non.

« Et, quant à celles qui mourront sans avoir reçu le baptême, elles seront enterrées la nuit dans quelque champ voisin du lieu où elles seront décédées. »

Je comprends rien à ce que tu dis. Au public.

J'ai envie de danser. Vous voulez danser ? Avec moi ? Je ne reste qu'un moment. Un petit moment. Après je repars. Je dois retrouver mon bras.

Elle danse.

Vous vous souvenez de quoi vous avez rêvé, la nuit dernière ? Moi je me souviens juste de ça, la peur. Et des morceaux de mon corps. Mon corps en pièces

détachées. Mes pieds nus sur le sol. Mon souffle dans la nuit. Mon corps en fuite. Je vois mes jambes nues dans la nuit. Deux jambes nues qui courent dans la nuit pour échapper au danger.

« Pourront les maîtres, lorsqu'ils croiront que leurs esclaves l'auront mérité, les faire enchaîner, et les faire battre avec des verges ou des cordes. »

Quoi ?
C'est écrit là. Article 42. À côté de ce nom : Louise Villeneuve.

Et alors ? Moi, je m'appelle Faho.

Au public.

Des jambes sans corps qui courent dans la nuit. Le fémur est trente-cinq fois plus fort que le béton. Vous le saviez ? Ce morceau du corps est une copie exacte du béton armé. Avec des piliers osseux entrelacés. Il est capable de supporter un poids d'une tonne en position verticale. C'est cet os qui sert de modèle pour élever des bâtiments. C'est cet os qui a servi de modèle pour élever la tour Eiffel. La tour Eiffel est un fémur géant.

Je vais remonter par les tuyaux.

Quoi ?

Je vais ramper courageusement par les tuyaux. Il y en a beaucoup dans ce théâtre. Peut-être ils me mèneront jusqu'à toi.

Dans mon rêve, je me vois, moi. Mon corps en chiffon. Une poupée moche, aux joues sales, avec des cheveux comme des serpents, les yeux écarquillés, la bouche ouverte pour crier et les attaches fragiles. On tire sur mon bras. Je défais le fil. Mon bras se détache et je l'abandonne. Je cours, encore et encore. Je saute le mur. Je me cache dans un trou



comme un animal. Je sens une main m'attraper le collet. Je mords. De toutes mes forces, je mords. À travers la chair, mes dents du haut touchent mes dents du bas. Et puis, plus rien.

Deux-cents mètres de boyaux à parcourir et je retrouve mon corps.

La mâchoire est le muscle le plus puissant du corps humain. Je mords. Mes dents du haut touchent mes dents du bas et puis, plus rien.

Louise Villeneuve née à Basse-Terre / Guadeloupe, propriété de Madame Villeneuve. Non baptisée.

Je ne sais pas qui c'est. Je ne sais pas qui c'est. Laisse-moi tranquille. Mon nom à moi, c'est Faho.

Louise Villeneuve, échappée du domicile de sa maîtresse Madame Villeneuve, domiciliée à Nantes.

Tais-toi. Tu dis n'importe quoi. Mon nom à moi, c'est Faho. Tais-toi et laisse-moi danser.

Elle danse. C'est une danse de rage. Une danse qui fait se cogner les pieds contre le sol. Une danse qui coupe le souffle.

Tu es un fantôme, tu as besoin d'être consolée. Moi, je veux qu'on me répare. Je veux être vivante et qu'on me répare.

C'est trop tard. Pour ça, c'est trop tard. Non. Regarde. Je danse. Je respire. Je suis en colère. Je suis vivante.

Pose la main sur ta poitrine. Tu verras que le cœur ne bat plus.

Situs inversus. Une personne sur dix-mille a des organes en miroir. Leur cœur n'est pas à gauche, mais à droite. Situs inversus. Ça s'appelle.

Article 38 : « L'esclave fugitive qui aura été en fuite aura les oreilles coupées, et sera marquée d'une fleur de lys sur une épaule... »

Je comprends rien à ce que tu dis. « ... Si elle récidive, elle aura le jarret coupé, et elle sera marquée d'une fleur de lys sur l'autre épaule. » Je comprends rien.

Louise... Je m'appelle Faho.

Écoute-moi. Je m'appelle Faho.

Faho, écoute-moi. Elle s'arrête.

Regarde. Regarde sur ton épaule gauche. Elle regarde.

Qu'est-ce que tu vois ? Une fleur. Une fleur de lys.



Et sur l'autre épaule ? Elle regarde. Une fleur de lys. Encore une. Écoute : « Si elle récidive une deuxième fois, elle sera marquée d'une fleur de lys sur l'autre épaule. Et la troisième fois... » Quoi ? La troisième fois, quoi ? Je n'invente pas, c'est écrit là, « Code Noir, 1723 ». La troisième fois, quoi ? Silence. Dis-le. « Elle sera punie de mort. »

Temps long. Son souffle est saccadé. D'accord.

Temps. Son souffle se calme. D'accord, là j'ai compris.

Temps.

Je m'appelle Faho.

Dis-le.

Tu t'appelles Faho. C'est ça mon nom. C'était ça mon nom, avant.

Et maintenant ?

Temps.

Je fais quoi, maintenant ?

Temps.

Tu ne réponds pas ?

Temps. Silence.

Au public.

Bon, alors, maintenant, je crois que je vais rester là.

Si vous le voulez bien. Je vais rester là.

Dans cet endroit. Avec vous. Ce sera ma maison.

Vous ne me verrez pas.

Vous ne me verrez plus.

Mais je serai là. Dans l'obscurité.

Je ne vous dérangerai pas.

C'est comme si je n'existais pas.

Et quand quelqu'un dansera sur cette scène, je serai là. Dans l'ombre. Pour me consoler. Je danserai pour me consoler.

La danse peut ça, je crois, consoler les fantômes et réparer les vivants.

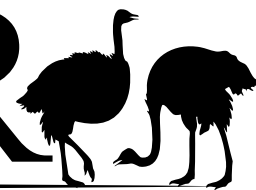
PASTILLES AUDIO POUR LA GORGE

MURS MURS

(ET, SURTOUT, POUR LES OREILLES)

LA SERVANTE ET LE BRIGADIER

sur la scène de la grande salle



Il était à cour ; Elle était à jardin.

Il ne pensait qu'à frapper ; Elle ne rêvait que de briller.

Elle était servante ; Il était brigadier.

Brigadier ? Au théâtre ? Quel drôle de métier. Du brigadier, il avait la raideur et la fermeté. Vous auriez pu lui crier : « Repos ! »...

LE BRIGADIER : On ne débande pas, Bon sang de bois !!

... Il restait d'bout ! Il restait d'bois ! On le surnommait Alexandre, car ses coups, comme des pieds, allaient par douze : neuf coups pour annoncer son arrivée...

Neuf coups.

Puis :

LE BRIGADIER :

Un coup, en l'honneur du Roi !

(un coup)

Un coup, en l'honneur de la Reine !

(un coup)

Un coup, en l'honneur du Public !

LE PUBLIC :

Aïe !

Comme toutes les grandes choses – comme Dieu, comme la Musique, comme la Poésie, comme l'Amour-même –, notre brigadier régnait sans se montrer : à heure fixe, il trépignait derrière le rideau et la salle, dans une sublime synecdoque, se taisait.

En réalité, ce n'est pas « la salle » qui se taisait mais toute une addition de bruissements, de manducations, de reniflements, de changements de fesse et de soupirs. À son commandement, le Silence, cette statue de marbre, s'érigait par l'effort collectif de chacun : la dame du deuxième rang qui discutait avec sa voisine, le couple qui se dépêchait de finir sa dispute avant le début du spectacle, les retardataires de milieu de rang qui faisaient lever leurs voisins et leur écrasaient les pieds tout en frottant leur derrière aux têtes de devant, le monsieur qui passait un coup de fil d'autant moins urgent qu'il était vingt heures ; bref, tous ceux qui vérifiaient la solidité de leur siège, parlaient, riaient, re-vérifiaient la solidité de leur

siège, se mouchaient, re-re-vérifiaient de leur siège la solidité, ceux qui commentaient avant même que ça commence, qui critiquaient au petit malheur la chance, toutes et tous se soumettaient au rappel sans appel du brigadier :

LE BRIGADIER :

Ça commence ! S'il vous plaît, SILENCE !

Silence.

Quand elle entendait sa voix de sentor, tout son corps s'électrisait. Elle, c'était la servante.

Servante ? Au théâtre ? Quel drôle de métier. Quand le dernier spectateur avait quitté son strapontin et que les projecteurs étaient éteints, elle se tenait, seule en scène, toute la nuit allumée pour éviter, dans les câbles, de se prendre les pieds. Elle s'appelait Toinette – en l'honneur de qui on sait – mais elle s'était choisi un nom de scène plus conforme à l'image qu'elle avait d'elle-même.

LA SERVANTE :

Qu'on me nomme Œnone, Comme dans Phèècèdre.

Car notre servante se rêvait Tragédienne ! Elle était belle avec son corps de fer élancé et ses hanches arrondies qui lui conféraient de la stabilité. Mais elle ne voulait pas être aimée pour son physique : c'était une femme de tête ! Et sa tête était une ampoule. Son métier était de briller.



Elle était fière de son rôle ou, disons, de sa fonction :

LA SERVANTE :

Le théâââââtre, c'est Servir :
Je sers les Techniciens et les Acteurs
Qui servent l'Auteur et le Spectacle.

Le soir venu quand tout le monde, acteurs et spectateurs, avait quitté le théâtre – et ouvreuses et habilleurs et pompières et caissiers et techniciennes et régisseurs –, quand tous – vraiment tous, sauf les fantômes et les rats – avaient regagné leur lit, quand la fête était finie, Toinette la servante, avec ses rêves d'Œnone – en un seul mot –, restait seule, toute la nuit sur la scène du théâtre, pour illuminer le silence.

Elle brille un long moment, de son doux grésillement.

Et notre militaire, depuis sa cour, la regardait briller en son jardin. Il tomba tout en restant debout : il tomba amoureux fou!
Mais leur amour, hélas, comme tout amour, était impossible :

LE BRIGADIER (*pour lui-même*) :
C'est terrible!
C'est T'horrible!

Dit-il – commettant un affreux pataquès –, car il avait Z'appris à parler à la guerre, où on découpe en morceaux les soldats et les mots :

LES MILITAIRES :
COM...PAGNIE!
GAR...DAVOUS!

LE BRIGADIER (*pour lui-même*) :
Un amour impossible :
C'est terrible!
C'est T'horrible!

Mais pourquoi donc était-il impossible, leur amour?
Parce qu'elle était à Jardin et qu'il était à Cour!

UN MILITAIRE :
« Cour »? « Jardin »?
Qu'est-ce que c'est que ce jargon, trouffion?

LA SERVANTE :
Au théâââââtre,
Pour distinguer sa gauche de sa droite,
On dit « Cour » et on dit « Jardin ».
Vu du public,
Le Jardin est à gauche, la Cour à droite.

LE BRIGADIER (*pour lui-même*) :
Mais vu de l'acteur,
La Cour, c'est côté Cœur!
Et vu de la Cour, mon Cœur
est au Jardin.

Il en perdait le sens commun. Il avait beau retourner le problème de tous côtés, un océan les séparait, un fleuve infranchissable : la scène.

LE BRIGADIER (*pour lui-même*) :
Lui parler?
Mais de quoi? Et comment?

De rage, de désespoir, de tristesse ennemie, il trépigna (*neuf coups*) puis, dans son émoi – et par déformation professionnelle –, se mit à tout répéter trois fois :

LE BRIGADIER (*pour lui-même*) :
Comment lui parler?
Je suis à cour,
Je suis à cour,
Je suis à court d'idées.

Et il tremblait car, derrière sa grosse voix, c'était un timide – comme le sont tous les militaires quand ils ne tuent pas. Un jour, ou plutôt une nuit, il se lança!

LE BRIGADIER (*à la servante, de l'autre côté de la scène*) :

Écoutez-moi!
J'ai quelque chose à vous dire :
Je vous ai --

Il s'interrompt.

Mais il ne put finir.

LA SERVANTE (*au brigadier, de l'autre côté de la scène*) :
Mais encore?

LE BRIGADIER :
Je vous ai- -
Je vous ai- -

LA SERVANTE :
Soyez plus clair!

Plus clair? Lui, hélas, n'était que militaire, ce n'était pas une lumière.

LA SERVANTE :
Et donc? Achevez : « Je vous ai- - »?

LE BRIGADIER :
- -me!

LA SERVANTE :
« Me »?

LE BRIGADIER :
- -ME!

LA SERVANTE :
Oh, la vache!

Sur ce, le jour vint et elle s'éteignit!
Il pleura toutes les larmes de son bois.
Il les pleura trois fois, ça va de soi.

LE BRIGADIER :
Ah, je suis con- -
Ah, je suis con- -
Ah, je suis contrarié!

Le lendemain, la nuit suivante, il se lança de nouveau :

LE BRIGADIER :
Et bien voilà :
Vous ne me laissez pas --
Vous ne me laissez pas --

LA SERVANTE :
Quoi?... What?...
Mais Watt, nom d'une ampoule?!

LE BRIGADIER :
Vous ne me laissez pas --
Vous ne me laissez pas --
Vous ne me laissez pas d'bois!
Voilà!

À ces mots, à ces mots, à ces mots, elle se mit à briller comme trois soleils!

Et soudain, un flash de lumière accompagné d'un claquement sec : elle s'éteignit!

L'ampoule claque. Silence.

LE BRIGADIER :
Oh, mon Dieu, je l'ai tutu --
Je l'ai tutu?
Je l'ai tuée!
Comme dans Roméo et Juju --
Et Juju --
Et Juju --

C'était sa pièce favorite, elle se jouait en ce moment : derrière son rideau, il l'avait vue 33 fois.

LE BRIGADIER :
La nourrice avait raison :
On peut mou- -!
On peut mou- -!
On peut mourir d'amour!

Et il pleura toutes les larmes de son bois. Il les pleura 333 fois.

Mais le soir venu quand tout le monde – sauf les rats et les fantômes – eut quitté le théâtre... elle était là au milieu de la scène!
Et elle se mit à briller à nouveau...

LA SERVANTE (*comme de rien*) :
Me revoilà :
J'ai changé de tête!
Je me suis endormie et, dans mon sommeil, j'ai entendu parler d'un Roméo :
Qui est-ce?

Et, toute la nuit, il lui raconta la pièce. Qu'elle n'avait jamais pu voir, car elle dormait le jour pour mieux briller le soir.

Et toutes les nuits suivantes, depuis sa noire coulisse, il lui fit la cour à jardin.

LA SERVANTE ET LE BRIGADIER

Guillaume est romancier, dramaturge et metteur en scène.

« En 1969, Georges Perec

commence un projet

qu'il ne terminera jamais :

décrire chaque année pendant douze ans

une série de douze lieux

À LA TÉLÉVISION, LES AUTRUCHES

Guillaume Lavenant

Il faudrait compter les heures que je passe ici. Il ne reste maintenant que ces enchevêtrements de câbles et de morceaux de béton, ces amoncellements de briques, ces tiges de ferraille, ces bouts de plastiques qui flottent comme des fanions au-dessus des ruines. Les bâtiments sont tombés les uns après les autres, effaçant les unes après les autres les traces de ce qui bientôt n'existera plus que dans notre mémoire, la vôtre, la mienne. J'ai vu pendant les premières semaines du chantier ces édifices réduits à l'état de blocs poudreux disparaître dans d'énormes bennes emportées au loin par des camions hauts de trois fois ma taille. Seule est restée debout, orpheline des constructions qui la flanquaient, la grande salle du théâtre. Je la regarde qui trône encore là, au milieu du jardin dévasté. Je regarde ces murs autrefois intérieurs contre lesquels se massaient les spectateurs, qui aujourd'hui s'exposent à la pluie, au vent, à la lumière blanche du ciel de Nantes.

Je ne sais pas ce que je regarde quand je marche au milieu de ces décombres. Je cherche nos traces, je crois. Hier, en

rentrant chez moi, après avoir reproduit sur une feuille de papier le plan de l'ancien théâtre, du théâtre tel qu'il existait encore il y a six mois, j'ai cartographié les endroits où nous nous sommes embrassés et je les ai reliés entre eux. J'ai obtenu une forme géométrique qui raturait l'espace de multiples lignes. Après avoir scruté la feuille de papier pendant des heures, alors que mes yeux se fermaient de fatigue, j'ai cru soudain voir nos initiales, amoureusement reliées par une héraldique raffinée, avant de me souvenir que je ne connaissais pas votre prénom.

Ce matin, je suis repassé sur le chantier. Nous sommes dimanche, il n'y avait personne. Je n'ai pas eu à me cacher. Il m'a suffi de me glisser dans le passage qui s'ouvre côté ouest entre deux clôtures grillagées et j'ai pu me promener en seigneur des lieux. En « seigneur des lieux ». Non, décidément, je suis le seigneur de bien peu

de choses et de ces lieux encore moins. Tout au plus en suis-je un passager clandestin, transi d'effroi à l'idée qu'on le découvre, et que le voyage se termine pour de bon. À 11 heures, les cloches ont sonné à l'église toute proche. J'ai pensé aux fidèles, et me suis dit que nous aussi avons participé d'une secte étrange, dont les membres se rendent chaque semaine dans une salle noire pour y voir des ombres leur parler.

Car enfin il faut bien admettre que nous avons fait partie de ces contingents de spectateurs qui, par habitude ou par ennui, se rendent au théâtre plutôt que de sortir boire un verre ou regarder la dernière émission à la mode. Je venais souvent tout de suite après le travail. Je traînais un peu à la petite librairie qui occupait un coin du hall d'accueil. Je me délassais là de la journée passée à l'agence. Ensuite, le haut-parleur indiquait à la foule qu'il était temps de prendre place. Guidés par les ouvreuses et les

avec l'idée qu'il allait, dans cet exercice, pouvoir observer la trace d'un "triple vieillissement" : "celui des lieux eux-mêmes, celui de [ses] souvenirs, et celui de [son] écriture".

ouvreaux, nous gravissions en trou-
peau les marches qui menaient aux
hauteurs de la salle sans songer un
seul instant qu'un jour ces marches
seraient descellées et rejoindraient un
tas de gravats. Tout ce qui soutenait nos
pas est-il condamné à se dérober avec
le temps?

La semaine dernière, j'ai échangé
quelques mots avec l'architecte du
projet. C'est un homme jeune au regard
doux. Il portait une chemise blanche
et une paire de jeans. Il longeait l'exca-
vation qui vient de naître sur le flanc
est du chantier. Il n'a pas paru surpris
de me trouver sur son chemin. Je lui ai
posé quelques questions. Il m'a parlé
de ce qu'allaient devenir les lieux, des
bâtiments et des fonctions, de l'ambition
générale et des matériaux utilisés. Je
n'ai jamais vu de telles quantités de
béton et de métal passer par la bouche
d'un homme. Je l'écoutais distraite-
ment. Dans ses yeux brillait une lueur
particulière, qui dénotait l'excitation
de qui attend le futur avec impatience.
Je pensais à lui, coïncé dans le futur, et
soudain je me suis dit que nous étions
tous les deux absents aux lieux sur les-
quels nous nous trouvions. Pourtant la
cavité qui s'ouvrait à côté de nous avait
toute la majesté d'un lac, l'aspect gran-
diose d'une carrière à ciel ouvert. Mais
lui y voyait la salle à venir, ses volumes,
ses perspectives et ses proportions, et
moi j'y voyais l'ancien couloir tortueux
qui menait à la remise technique dans
laquelle nous nous sommes étreints à
plusieurs reprises et qu'ils ont détruite
la semaine dernière. Alors que l'ar-
chitecte me parlait, des ouvriers sont
apparus de l'autre côté de la cavité.
Nous pouvions apercevoir leurs bras
s'agiter sous une poutrelle maintenue
en équilibre au bout d'une chaîne. J'ai
rapidement songé qu'ils avaient peut-
être le bonheur, eux, de se trouver
dans cette strate temporelle inter-
médiaire que nous appelons présent
par commodité, avant de me dire qu'il
n'y avait aucune raison qu'ils n'aient
de leur côté l'esprit tourné vers la fin
de journée, vers leurs familles qu'ils

allaient rejoindre, ou plus probable-
ment vers des chambres d'hôtel dans
lesquelles ils retrouveraient un peu de
repos, un téléphone qui leur dispense-
rait des distractions venues du monde
entier; bref : eux non plus ne voyaient
pas vraiment le chantier sur lequel
l'automne s'apprêtait à faire s'abattre
la pluie, mais juste une journée de plus
au bout de laquelle il fallait parvenir.
Puis l'architecte a paru quitter ses
réveries pour me demander ce que je
faisais là, si j'étais autorisé. L'absence
de casque et de gilet de sécurité, mon
air de badaud : tout indiquait ma
condition d'infiltré. Pourtant je ne
me suis pas démonté, j'ai brodé une
fiction acceptable avant de m'excuser
et de disparaître. Et de toute manière :
que peut faire un fantôme venu du
futur contre un spectre du passé? Ils
sont aussi impuissants l'un que
l'autre : le réel leur file entre les doigts.

Je regarde le ciel clair tendu comme
de voiles de gaze qu'un jaune-orangé
diffus teinte encore un peu à l'horizon,
comme si les couleurs étaient absor-
bées peu à peu dans la bonde lointaine
d'un évier, un évier dans lequel chaque
jour se lave la vaisselle sale des cieux.
Quelques nuages passent, qui brisent
l'ombre des herbes sur ce grand terrain
vague. L'hiver arrive, mais l'automne
résiste. Oui, l'automne résiste comme
un beau diable. J'ai l'impression qu'il
faudra cette année lui passer sur
le corps pour faire avancer un peu
le calendrier.

Vous aviez votre place au fond de la
salle. Avant le noir, juste avant, vous
étiez descendue le long de l'escalier
pour vous rapprocher de la scène.
Vous aimiez voir les acteurs de près.
Vous vous étiez assise à côté de moi.
Ensuite, nos mains s'étaient cher-
chées dans l'obscurité et plus tard
nous avions échangé quelques mots,
un peu intimidés. C'est une sombre
tragédie, aviez-vous dit, en fumant
une cigarette, le dos appuyé contre un
de ces murs abattus dont je retrouve

des morceaux partout autour de moi.
Nous venions de voir une mauvaise
Phèdre, et, n'étaient nos mains qui se
cherchaient, nous aurions succombé
d'ennui. Sur scène, les costumes
ternes, la voix figée des interprètes,
les lumières écrasantes : rien n'allait.
Quelques instants après, nos demi-
mots soufflés sous le lampadaire : tout
sonnait juste. Vous aviez dit : imagi-
nons deux amants qui voudraient
se revoir, ils pourraient se laisser des
mots dans cette fissure, par exemple.
Sous vos doigts, sur le mur maintenant
disparu, à peine une craquelure. La
fille de Pasiphaé et de Minos ce soir-
là, c'était vous.

Je vous parle d'autant plus libre-
ment que vous n'entendrez jamais ces
paroles. Elles ne vont pas s'envoler,
non, je ne crois pas, ni vous rejoindre
d'une quelconque manière, ce serait
une vue bien mystique. Je crois au
contraire qu'elles vont simplement se
déposer sous un morceau de ciment.
Oui, un morceau de ciment, voici qui
ferait bien l'affaire, et que le béton
recouvre tout ça, et le conserve pour
un siècle.

Nous aurions pu échanger nos
numéros de téléphone et nous savons
très bien vous et moi comment cela
se serait terminé. Nous nous serions
écrit quelques messages dans lesquels
la séduction se serait superposée à
l'émotion, et ces messages auraient
fini par recouvrir ce que nous avions à
vivre. Nous aurions fini par considérer
au pied de la lettre ces sentiments de
papier et nous nous serions persua-
dés qu'une passion singulière avait
soudainement pris possession de nos
êtres, etc. Vous voyez très bien, j'en suis
sûr, de quel tabac tout cela aurait été
fait. De cela, ni vous ni moi n'avons
voulu, ni eu besoin de parler pour être
d'accord.

Après les numéros de téléphone, il
y aurait eu les baisers et les retrou-
vailles à la terrasse d'un café, les confi-
dences et les caresses sur le front, les
balades à vélo et les discussions sans
fin, peut-être m'auriez-vous présenté
vos amis ou vos enfants, j'en aurais fait
de même avec mon vieil appartement
de la rue Geoffroy-Drouet, je vous
aurais préparé des pâtes, vous auriez
fini par ranger un slip. Par bonheur,
nous avons choisi de restreindre notre
échange à des lieux et des temps plus
circonscrits. Ce qui ne m'empêche pas
de revoir la courbe exacte de vos cils et
l'angle net de votre nez cette première
fois où vous vous êtes dressée devant
moi pour me demander si la place qui
me jouxait était libre.

Connaissez-vous Etty Hillesum? Je
relis son journal en ce moment. En
pleine montée du nazisme, occupée
par l'amour qu'elle porte à un homme
marié qu'elle ne peut voir librement,
elle écrit ces mots : « Dans ce monde
saccagé, les chemins les plus courts
d'un être à un autre sont des chemins
intérieurs. » Je n'ai pas besoin de votre
présence pour concevoir un chemin
vers vous. Les quelques souvenirs que
vous avez déposés en moi suffisent à
vous convoquer quand je le souhaite,
et à vous parler. Vous avez disparu,
certes, mais nos amants, nos amis,
ne disparaissent-ils pas à chaque
instant, pour une heure, un mois, une
année? D'autres au contraire, que nous
côtoyons chaque jour, ne bénéficient
pas de nos soins, et vers eux, aucun
chemin intérieur. Ils sont plus morts
que nos morts.

Parfois, en sortant de l'agence, me
prend un grand découragement. Tout
m'exténue : mon patron, Joseph
Lagarde, mes collègues de bureau,
Noémie et Bertrand, mon travail.
La journée se déroule pourtant sans
heurt et la tâche, si elle est répéti-
tive, n'est pas complexe. Malgré le
contexte difficile, l'agence tient bon.
Nos salaires sont versés en fin de mois,

J'ai ressenti très fort ce triple effet du temps :
le texte final correspond encore
à ce que je projetais
au tout début,
mais je l'ai vu évoluer avec l'avancement du chantier

ce qui me permet de payer le loyer de
mon appartement, de faire quelques
courses, d'acheter des livres, de m'au-
toriser une ou deux sorties. Je suis
là depuis un si grand nombre d'an-
nées qu'en quittant les lieux le soir,
Joseph Lagarde referme parfois la
porte à clé sans remarquer ma pré-
sence derrière le bureau du fond.
C'est un patron sincère, honnête et
juste, dont la complexion n'exclut pas
d'épisodiques crises de colère, que
j'impute aux difficultés économiques
auxquelles il doit faire face.

Très jeune, j'ai su manier les chiffres
et l'outil informatique, ce qui, à l'épo-
que, était une compétence rare. Avec
Joseph Lagarde, nous formions un duo
qui bientôt s'étoffait de multiples colla-
borateurs et de locaux flamant neufs.
Nous rafflions les marchés les uns après
les autres, *golden boys* d'un âge d'or qui
s'est terni avec les années. Les clients se
sont faits moins nombreux, ont vieilli
eux aussi. Une nouvelle génération de
concurrents est arrivée. L'agence
a licencié. Le travail est devenu plus
routinier. Ce qui me rend le plus triste,
c'est d'avoir vu Joseph Lagarde plonger
dans la résignation. Vous l'auriez vu,
dans les temps fastes, le feu dans les
yeux et l'écume au bord des lèvres,
hurler, on y va, Alexandre, on y va, en
parlant d'une nouvelle perspective de
développement sur laquelle immé-
diatement je me mettais à plancher.
Jours bénis où la vie ruisselait en nous
comme un torrent.

Profitant de la pause du midi pendant
laquelle les ouvriers stoppent le travail
pour déjeuner, je me suis faulfilé dans
la grande salle. L'odeur d'humidité m'a
saisi à la gorge. J'ai éclairé autour de
moi avec mon téléphone. Les fauteuils
qui nous ont accueillis si souvent
étaient recouverts d'une épaisse
couche de moisi. Partout où je diri-
geais ma lampe, le carmin des sièges
était enseveli sous un lichen d'un vert
opaque, tirant au noir. J'ai retrouvé les
emplacements 28 et 29 de la rangée
C, ceux-là même où les trajectoires
de nos corps se sont croisées pour la

première fois. J'ai passé ma main sur
l'assise que vous occupiez ce soir-là, ce
soir imprévu qui avait vu deux incon-
nus se rapprocher sans présumer de
rien, sans présumer d'une histoire,
sans intention particulière, pour se
délasser de l'existence et de la solitude.
La chaleur de votre cul a laissé la place
à un humus frais. En observant les
champignons qui se déployaient en
corolles sur le velours, un archéologue
aurait été bien en peine d'imaginer le
désir brûlant qui nous avait traversés
à cet exact endroit. M'est alors venue
l'idée un peu désespérante que ce n'est
qu'au prix d'un soin opiniâtre que les
humains parviennent à préserver les
lieux qu'ils habitent de la dégradati-
on. Il faut surveiller, aérer, nettoyer,
retaper, remplacer. Sinon, à la moindre
inattention, la nature revient, et les
souvenirs disparaissent.

L'hiver est là. La boue a durci et les
ouvriers ont passé des gants plus épais.
Des nuages de buée s'échappent de
leurs bouches à chaque parole échan-
gée. Je me suis installé à bonne dis-
tance et observe le manège des grues
et des hommes. Maintenant que tout
ce qui devait l'être a été mis au sol, ils
reconstruisent. Partout je contemple,
mêlée à la terre, les scories de leur
travail ravageur, de leur furie de bâtis-
seurs : morceaux de laine de verre,
filaments de plastique, pièces métal-
liques, câbles électriques. Autant de
lambeaux qui me lacèrent le cœur.

Aujourd'hui, au bureau, les collègues
avaient préparé une petite surprise
à l'occasion de mon anniversaire.
Ils ont sorti une bouteille de mous-
seux et nous avons trinqué. Ils ont
évoqué toutes mes années au service
de l'agence, Joseph Lagarde a mis en
valeur mon travail, Bertrand a fait une
plaisanterie sur mon âge respectable.
Et puis, à un moment, Noémie s'est
lancée dans un curieux monologue,
avançant que j'étais mystérieux, tu es
quand même très mystérieux, disait-
elle, cela fait longtemps qu'on travaille
ensemble et j'ai l'impression de ne pas
te connaître, et moi je pensais : est-ce

si important de tout connaître de
nos congénères? Et puis, sans doute
poussée par l'alcool, Noémie a pour-
suivi en observant que j'étais très
solitaire, peut-être un peu trop, qu'il
y avait des moyens, et m'a demandé si
j'avais déjà songé à m'inscrire sur une
de ces applications de rencontre que
tant de gens utilisent aujourd'hui.
J'ai eu envie de lui arracher les inci-
sives. Je me suis souvenu de ce jour où
je pensais au chemin que j'allais faire
le soir même vers le théâtre pour vous
retrouver. Noémie avait noté mon air
absent, tu es ailleurs, m'avait-elle dit
en me tendant un gobelet en plas-
tique plein du mauvais café qui se
boit à l'agence. Et moi je pensais que
ce n'était qu'ici, avec vous, que j'étais
quelque part. Je m'étais dit que le désir
n'est ni une histoire de corps, ni une
histoire d'envie, ce n'est que du temps
ramassé. Ailleurs, la vie s'évapore, et
nos pensées avec.

J'ai passé de longues heures aujour-
d'hui devant un compteur de chantier.
Je me suis assis sans réfléchir en face
de ce boîtier beige duquel s'échappent
plusieurs câbles qui alimentent les
machines à l'œuvre autour de moi. Je
l'ai observé sous toutes ses coutures.
Les disjoncteurs sous le capot de plas-
tique transparent, les prises, la surface
tachée de boue. Et puis mon attention
s'est fixée sur le bouton d'arrêt d'ur-
gence. Je me suis dit que si je venais à le
presser alors tout s'arrêterait. Pas seu-
lement les machines, mais le temps.
Voici donc ce que je suis devenu : un
pauvre fou qui voudrait arrêter le
temps?

J'ai forcé à l'instant la porte de cette
ancienne chapelle dans laquelle il y
a deux ans à peine, nous nous étions
retrouvés. Vous aviez glissé ce simple
mot dans notre cachette : rendez-vous
tout à l'heure dans la chapelle. Vous
aviez remarqué que l'accès, qui était
aujourd'hui soigneusement verrouillé,
ne l'était qu'occasionnellement en ce
temps. Une représentation avait lieu

dans la grande salle. Je vous avais
devinée dans le noir rejoindre la sortie.
Je m'étais levé, m'étais excusé auprès
de mes voisins et vous avais suivie.
Derrière nous, une actrice scandait
son texte, haranguait la foule. L'am-
biance était à la révolution, l'agitation
à son comble, nous étions en 1789 et le
vieux monde était sur le point de dis-
paraître. Ce soir-là, quittant discrète-
ment la salle, je me suis senti comme
un traître à la cause, abandonnant
l'Assemblée nationale pour vivre sa vie,
désertant le Tiers-État pour rejoindre
une blquette coupable, m'échappant du
monde en train de s'écrouler, et pro-
voquant peut-être par ce geste même,
qui sait, le déclenchement des travaux
et la destruction du théâtre quelques
semaines plus tard. Voici ce que je me
prends à penser : ai-je offensé ce lieu?

J'ai parcouru à l'instant le chemin
que j'avais suivi à l'époque, passant du
hall du théâtre à cette petite chapelle
située à quelques dizaines de mètres,
qui accueillait souvent des spectacles
de moindre envergure, dans laquelle
nous avions vous et moi déjà assisté
à plusieurs représentations. Je me
souviens que je vous cherchais alors
le cœur battant; vous ne m'aviez pas
attendu. J'avais poussé la porte, avais
traversé le foyer des artistes, et, après
avoir écarté un lourd pendrillon, je
vous avais retrouvée sur la scène que
je foule en ce moment le cœur serré,
au milieu de laquelle brillait une
ampoule. J'ai depuis appris que cette
lampe installée la nuit sur les planches
des théâtres lorsqu'ils sont inoccupés
s'appelle « servante », et qu'elle est
là pour veiller sur les fantômes qui
hantent le lieu. Ce soir-là, la lumière
que cette fragile sentinelle émettait
faisait trembler nos visages dans le
noir. Face à nous, à l'époque comme
aujourd'hui, s'alignaient les rangs
vides de spectateurs.

Quel rôle jouez-vous, Platonov? aviez-
vous dit. Vous êtes le héros de quel
roman? Le cafard, l'ennui, la lutte des
passions, l'amour avec préfaces... Oh!
Tenez-vous comme un homme! Vivez
comme tout le monde, imbécile que
vous êtes! Quelle sorte d'archange êtes-



et avec les changements qui ont eu lieu dans ma vie, et mon écriture s'est ajustée à ce mouvement. »

vous, que vous ne viviez pas, que vous n'arriviez pas à respirer ni à rester sur place comme les autres mortels? Je vous écoutais. J'aurais aimé ce soir-là vous répondre, mais je ne savais pas ce que répondait ce diable de Platonov à l'Anna Petrovna flamboyante que vous étiez, je ne connaissais pas la réplique. Je l'ai apprise depuis. Alors, sur ce plancher grinçant, aujourd'hui, je l'ai proférée en imaginant que vous étiez encore là, avec moi, et ma voix a résonné dans le vide :

– Ça, c'est facile à dire... Mais que faire?

Je suis un Platonov de maigre facture. Je ne suis pas parvenu à vous faire revivre dans la froideur de cette salle vide. Étiez-vous vraiment Anna Petrovna en face de moi ce jour-là? Ai-je seulement vécu cette scène? Nous nous sommes revus dans bien d'autres endroits ensuite, mais je dois avouer que rien ne fut plus fort que ce moment où vos yeux brillaient dans le noir et que vous prononciez pour moi des mots écrits il y a un siècle.

Parfois je me prends à douter : avons-nous eu peur? Aurions-nous su vivre ensemble en dehors de ces lieux? Je devine à votre façon de parler pleine d'une ironie discrète que nous aurions pu nous entendre au-delà des murs du théâtre. Gloire à nous.

Caché derrière un mur, j'ai entendu des ouvriers parler. Ils vont couler la dalle de la nouvelle salle, de taille intermédiaire. Je pourrais m'y installer confortablement au fond de la fosse pour, moi aussi, être coulé là pour toujours. Je joue avec cette idée qui n'est pas si absurde qu'elle me paraissait quand elle m'est apparue.

En rentrant chez moi, j'ai allumé la télévision. Ils passaient un documentaire sur les autruches. Savez-vous qu'il s'agit du plus grand oiseau sur terre? Je suis resté là à regarder ces curieux volatiles parcourir l'écran avec leur

démarche si caractéristique. Et puis je me suis soudain vu, avachi dans mon canapé, au milieu du salon dans lequel le soleil de la fin de journée filtrait, devant ma télévision. Je n'avais pas envie de sortir, de prendre l'air, ni d'éteindre. J'ai contemplé l'écran jusqu'à la fin de l'émission. Je n'avais pas vraiment pitié de ma vie, pas plus que je ne l'admirais.

Hier, j'ai démissionné. Je suis entré dans le bureau de Joseph Lagarde et je lui ai dit j'arrête. Il a hoché la tête sans comprendre. J'ai tourné les talons et suis parti sans un mot supplémentaire. Au-dessus de leurs écrans, Noémie et Bertrand m'ont observé enfiler ma veste et me diriger vers la sortie. En prenant l'ascenseur, j'ai eu l'impression d'entendre un son, et puis ça a gonflé et ce fut bientôt comme si une fanfare jouait dans ma tête, accompagnant mes pas dans les rues de Nantes, les cuivres palpaient et le tuba marquait la mesure dans un brouhaha indescriptible. C'était un air joyeux qui me remplissait les poumons de légèreté. Je marchais au hasard, de la place du Bouffay à celle du Commerce, jusqu'au pont Anne-de-Bretagne où la mélodie a pris un tour plus incertain. N'était-ce pas une marche funèbre qui se jouait sous mon crâne? Sous moi, la Loire emportait indistinctement mes doutes et mes espérances. À sa surface, le ciel d'un bleu limpide se teintait de gris.

Maintenant que je suis ici, les pieds dans la terre du chantier, je me demande : ai-je pris la bonne décision? Et puis je songe qu'il est des choix qu'on fait sans savoir s'ils sont bons, juste parce que, de la même manière que certains entomologistes scrupuleux introduisent pour leurs observations des perturbations dans une fourmilière, nous avons besoin de voir ce qu'ils vont produire dans notre vie. Alors nous faisons tomber les murs qui nous protègent et le sol qui nous soutient pour faire naître autre chose. Comme les constructeurs de ce nouveau théâtre dont

les parois s'érigent partout autour de moi, nous parions que du passé perpétué ou du futur qui poussera sur les ruines de ce dernier, le futur sera meilleur. La vérité, c'est que nous n'en saurons jamais rien et qu'il faut simplement parfois détruire pour changer.

Cette nuit, à la faveur des températures plus douces, je suis resté dormir dans le jardin. J'ai trouvé un endroit confortable que j'ai agrémenté de rameaux souples et de branchages arrachés aux pins maritimes. Au matin, les engins se sont activés autour de moi, une tractopelle à 8 heures, vers 10 heures un camion-benne. Ils ont circulé sans s'arrêter sur la périphérie de l'ilot de verdure qui m'abrite. Je me suis souvenu de l'architecte m'expliquant que la préservation de ce parc arboré et de ses arbres centenaires était au cœur du projet. C'est un grand jardin avec un théâtre au milieu, pas l'inverse, s'exclamait-il ce jour où nous avions conversé parmi les cratères. Alors c'est là, dans la fraîcheur humide des plantes, que je me suis naturellement installé hier soir. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi. À quoi bon retrouver cet appartement sans âme dans lequel je vis depuis près de vingt ans? Qu'y ferai-je?

Je suis allé acheter des bouteilles d'eau et un sandwich à l'Intermarché tout près. En revenant, j'ai erré sur les marges du chantier, attendant le moment propice. Sans savoir ce que je faisais vraiment, je me suis mis à ramasser des déchets au sol : un morceau de caoutchouc, trois serre-câbles, des vis à tête hexagonale, plusieurs morceaux de bois, des bouts de ficelle, une sangle, un bloc de ciment duquel dépasse une tige métallique. Pendant une heure, je les ai chargés les uns après les autres dans mes sacs, puis je suis retourné dans le jardin. Là, j'ai pris des branches et me les suis accrochées aux bras, aux jambes. J'ai

enfilé des boulons sur les plus fines, planté des tiges de ferraille et posé des morceaux de bois autour de moi, me suis enroulé dans une longue bande de rubalise, j'ai ajouté encore des branches et des feuilles, me suis coincé de la laine de roche sous les aisselles. Plus j'avancais et plus je prenais du plaisir à ce jeu. J'ai réussi à me fiche des brindilles dans les cheveux et puis tout est tombé, j'ai dû recommencer. J'ai procédé avec patience et amusement. Quand le soir est venu, j'étais presque invisible dans le parc.

Je ne vais plus bouger. Je pense à la faim qui arrive. Je repense à ce documentaire et aux autruches. Je me souviens de la façon qu'elles ont d'avalier des galets pour les aider à la digestion. J'attrape quelques cailloux de petite taille et je les fourre dans ma bouche. J'ai la sensation que cela me leste, que mes idées se précisent, perdent leur aspect nébuleux. Tout redevient concret.

Je sens qu'au fond de moi il y a le mince espoir que vous reveniez sur les lieux de notre histoire et que vous avisiez ce tas de bois et de plastique que je suis devenu. Le manque de nourriture me fait divaguer. Je me prends à penser que je vous ai peut-être inventée. Pourtant non. J'ai encore sur la langue le goût de votre chair. À moins que ce soit celui de la terre que j'ai avalée. Peut-être que c'est vous qui m'avez inventé. Mes cheveux me grattent, de tant de brindilles et de morceaux de métal fichés dedans. Je repense à l'agence. M'ont-ils remplacé? Et puis j'arrête de penser. J'attends, oui, je crois. J'attends de vous voir revenir un jour ici, pencher doucement les yeux sur moi, et admirer ce que je suis devenu grâce à vous.

Mélanie est autrice et conseillère artistique. Elle entraîne son souffle et son attention, comme elle aiguisé sa plume d'autruche.

Mélanie Jouen



« Il y a eu ce moment où j'ai arpenté seule le théâtre et le jardin. Je formulais à voix haute mes sensations à chaque pas, pour tout enregistrer : la rugosité du mur de briques, le changement soudain de température entre les coulisses et les loges, les lumières sur les troncs et sous les feuilles. Cette expérience sensorielle, résolument subjective, a profondément orienté ma façon d'écrire l'esprit des lieux. »



rosée, ma langue sur les feuilles, j'ai bu, j'ai cueilli les derniers boutons et les premières fleurs de sureau, pas trop serré mes doigts, pas trop serré il faut, pas trop serré pour ne pas abîmer, pour ne pas écraser, pour ne pas faire mal, tenu lâche et mâché tout de suite, toutes fraîches

les nuits, la femme qui cuisine laisse ce qui reste sous le rhododendron, la nuit d'avant ce jour ou la nuit d'encore avant, j'ai trouvé ces petites fleurs dans une pâte qui fond, mousse tiède dans ma bouche qui nuage dans ma gorge je reflue vers le sol, sous la charmille, ça sent l'ail, ça sent fort l'ail parce que c'est le matin, et le matin, les feuilles pleines d'eau, d'obscurité et de repos ont le parfum qui déborde jusque dans les os

je mange ce que je trouve, je trouve ce que je mange, je ne laisse pas de traces

je me propulse, m'étale, me dilate lentement puis, lentement sans secousse, m'étire, m'allonge et,

à chaque battement, lentement, suis les courants invisibles chauds et froids qui orientent ma route ou ma dérive

mon corps a toujours eu un nez une bouche des yeux des bras des mains des doigts des jambes, mon corps n'a jamais eu de pieds pour fouler la terre, je ne laisse pas de traces

mes os sont des filaments, ma peau est un parchemin et souvent, on confond mon souffle avec le vent

je flotte seule, je vais et je viens dans l'air du temps où l'avant peut surgir maintenant, et quand l'avant surgit, c'est comme une lumière sur un nuage, c'est comme un faisceau dans un brouillard, personne d'autre que moi ne voit ça comme c'est

personne d'autre que moi ne voit les personnes naître et mourir, les pousses devenir des arbres puis des cendres, les murs tombés se redresser, les âmes danser les soirs de fête, les âmes se tenir sur scène auprès de celles et de ceux qui font parler les fantômes

personne d'autre que moi ne voit survenir le passé dans le présent et poindre le devenir

ici, il y a toujours eu les rituels et les veillées, un temps il y a eu des soins, c'était bien avant que le théâtre sorte vite, très vite de terre, et depuis il y a les spectacles, les lumières qu'on éteint et qu'on rallume, les gens qui arrivent et qui repartent et moi qui reste, moi qui demeure toujours seule, toujours seule en ces lieux

hall du théâtre, une main posée sur les briques froides, l'autre tient bon mon butin, j'entends un bruit au-dedans de la boîte noire, en haut des marches, derrière les portes grandes ouvertes comme une bouche bée

au palais de cette grande bouche, air froid sur moi, je descends, la moiteur des sueurs et la brume des souffles m'enveloppent, les mains frappent entre elles, les rires font trembler ma peau et sur les visages, les larmes coulent, de tout temps, des larmes ont coulé en ces lieux

air chaud me hisse jusqu'aux profondeurs des cintres, des voix montent de la scène vers la grotte sombre arrimée au plafond, des voix indistinctes sauf une voix grave que je reconnais, c'est la plainte du père à son fils : « Ma tête est pleine de feuilles mortes qui bruissent sous les pieds de ta mère morte. Je ne suis plus qu'un voyageur cheminant entre ce que j'oublie, et le craquement continu de mon cerveau. Comment la mort peut-elle donner la vie? Ma mémoire est une forêt dont on abat les arbres. J'oublie'.»

1 Extrait d'une réplique du personnage du Père, Littoral, Wajdi Mouawad, 1999, éditions Actes Sud-Papiers.

*

je redescends, me glisse sur le plateau, écoute les pas sur le bois, les pas des personnes au travail, j'en ai vu beaucoup, dans l'obscurité et sous les feux, beaucoup de personnes au travail, à répéter les mots, à répéter les gestes pour faire un spectacle, mais aujourd'hui, les personnes défont, les personnes défont des pans, des toiles, des bancs, les rangent dans des boîtes, elle défont et s'affairent, c'est un ballet jamais vu, sans porté ni tutu

je pivote vers la gauche, longe la scène, une fois passée la porte qui mène aux coulisses, n'entends plus que le coton des mots et les éclats de rire

un étage plus haut, odeur de lessive dans le couloir, machines en route, je ne laisse pas de traces, me hisse encore, encore jusqu'à ma tour, et goûte mon butin : des boutons de plantain au goût de champignon

je ne sais pas pourquoi ils rangent tout en bas, je n'aime pas que ça se vide

*

Non mais, Sciences Po, tu te rends compte ? J'ai failli finir dans un truc bien sérieux, à faire des Powerpoints sur les cantines scolaires ! Et j'ai bifurqué. J'ai choisi les orties. Mais, attends. Faut que je te raconte. Quelqu'un a mangé mes beignets. Sérieux ! Ils étaient là, sur la grille, à tiédir peignards. Ce matin : plus rien. Comme ma compote d'aubépines, tu te rappelles ?

Et mes boutons d'ail en saumure. Disparus aussi. J'ai demandé à ma collègue, genre : t'as pris un reste ? Elle m'a dit non. Je la crois. Du coup, j'ai fait un test. Un soir, à la fermeture, j'ai laissé une assiette près du resto avec du pain grillé et du pesto d'achillée. Le lendemain : vide. Genre vide, propre. Pas une miette, pas une trace. C'est pas un chien. C'est pas un rat. C'est quelqu'un. Quelqu'un qui vit là, tu vois ?

*

Salut Ismaël,

Je suis revenue sur le site aujourd'hui, j'ai bien regardé dans le sous-bois et j'ai vu sur plusieurs charmes des entailles qui n'étaient pas là à mon dernier passage. Je me suis demandé si cela pouvait être un signe non répertorié sur le diagnostic phytosanitaire, mais je ne pense pas car chaque trait est unique et visible sur des arbres dont les caractéristiques sont trop différentes. Certains sont en bon état sanitaire, d'autres non, certains sont d'un seul tenant, d'autres morcelés, quelques-uns ont un potentiel d'avenir aléatoire. Je ne comprends pas ce que ces traces signifient. Tu peux regarder de ton côté ? Merci, Sarah

*

sol dépiauté, terre sèche, poussière partout, plus de voitures garées ici, seulement des hommes et des femmes qui creusent et grattent la terre, qui découvrent les sépultures et le bûcher funéraire

courant chaud, je m'élève et vogue vers la basilique aux immenses murs, et derrière ses murs, à mes seuls yeux, s'érigent les pans frêles de la toute première église, et bien avant, bien au-delà de ces pans, demeurent les champs et les bâtisses sans Dieu

les personnes fouillent la terre, exhument les cendres et les os dans les urnes, réveillent les nuées de la

nécropole antique, ravivent les pleurs, les rires et les chants si anciens de ces nuées, la liesse s'agrippe au chagrin, les joies et les peines amoncelées sont immenses, de tout temps, il y a eu des rituels en ces lieux

à mes seuls yeux, apparaît le banquet du grand voyage, les grandes tables sur leurs tréteaux, les cochons et les poulets sacrifiés, le vin dans les coupes, les fleurs dans les vases, et puis le feu, le feu des crémations, et la fumée, la fumée vers le ciel qui trace le grand passage

les odeurs reviennent, parfums de défunts, d'encens et de bois calciné, il y a infiniment plus de morts que de vivants sur cette terre

*

chaleur, soleil fort et haut, lumière qui tombe entre les pins, se glisse entre les aiguilles, tachète les troncs, déchire les ombres, plus de fouilles, c'est fini, les personnes sont réparties avec des ossements d'animaux sans carne et des miettes d'humains sans nom, la terre est secouée

les nuées subsistent un peu, tourbillonnent avant de quitter les lieux, on ne navigue pas dans les mêmes eaux, elles sont mortes, moi non

*

Oh là là... ça y est. Finito le resto ! Je suis bizarre. Genre creux dans le ventre, tu vois ? J'adorais ce lieu. L'odeur des coulisses, les blagues des gens de la technique, les artistes qui débarquent, les fidèles du jeudi qui mangent toujours la même chose avant leur spectacle, même les embrouilles du service, j'aimais. J'étais pas fan de théâtre à la base, mais là, y'avait un truc. Je voyais jamais les pièces, mais y'avait toujours une personne pour me raconter une scène, me redire une réplique. Franchement, c'était beau. Je sais pas ce que va devenir l'autre qui mange les restes. J'ai planqué derrière les palissades des espaces protégés un petit kit de survie : tortilla, salade de pissenlits, pot de crème de lilas et mes pickles chéris. Chez nous, on laisse toujours à manger. Pour les morts. Pour les gens de passage. Là, c'est pareil. Mais le chantier ferme. Y'aura plus personne. Et moi, j'pourrai plus revenir.

*

théâtre désossé, démembré, salle endormie, fauteuils au repos, grande bouche sans visage qui tient ferme ses secrets, je ne peux plus y entrer, je ne peux pas partir, je suis toujours restée

*

Salut Ismaël, On a dû déplanter quelques rhododendrons et des camélias, les replantations ne vont pas suivre de sitôt, il faut que le chantier avance encore, et il nous faut protéger les prochains sujets, tous assez jeunes pour optimiser leur résilience. La terre déjà décroûtée devrait être suffisamment accueillante pour leur permettre d'accéder à la nappe et de se ressourcer pendant les saisons sèches. Le jardin sera repeuplé, anciens et nouveaux sujets se relieront à la racine.

J'ai oublié de te dire que les traces se multiplient : sur la souche du Cèdre bleu qui a été abattu il y a des années, j'en ai vu une nouvelle à mon dernier passage. Je l'ai touchée et elle me semblait encore toute fraîche. Les ouvriers viennent d'arriver mais ça ne peut pas être l'un d'eux parce que les premiers signes sont bien plus anciens. Ce que j'observe, c'est que les traits forment une sorte de sente imaginaire et ont chacun des angles particuliers. Je n'ai jamais vu ça, je mène mon enquête ! Sarah

*

Moi, ce matin, je suis arrivé sur le chantier avant le soleil avec un collègue, un autre coffreur-bancheur. Sa tête, je l'ai déjà vue, je sais plus où, peut-être dans une autre vie, va savoir. Présentement, y'a un autre Soudanais mais il parle pas la même langue. On est du même pays mais pas des mêmes eaux, des mêmes vents, c'est comme ça. J'ai croisé un Sénégalais qui chantonnait entre deux barres de fer, deux Ivoiriens qui rigolaient plus fort que le marteau-piqueur, des gars de Pologne, silencieux comme la neige et puis d'autres gens du coin qui parlent vite et qui évitent mes yeux.

Le théâtre, je suis jamais allé. À l'école, on a joué un petit truc une fois. Au cinéma, je suis allé déjà, pas

beaucoup. Avec ma femme. Mais c'est bien, le théâtre. Moi, je fais mon travail et je le fais bien, je suis payé, c'est bien. Le béton, faut lui parler doucement sinon il se fâche. Faut faire attention parce que tu travailles sur les fondations et si tu fais pas bien les banches, faut tout refaire et ça met en retard et le chef, il siffle comme un serpent, il est pas content.

Cet après-midi, y'a eu un truc bizarre, là. Je faisais le coffrage, j'ai senti une odeur de fumée, pas la grillade, pas le bois brûlé. Une odeur de fumée, lointaine, comme un souvenir qui passe, je connais ça mais j'ai oublié. Et là, j'ai eu un frisson. C'était pas le froid. J'ai pas aimé. La fumée, c'est pas bon ça, c'est le signe des choses qu'on voit pas.

*

feuilles flétries, sève au repos, tout roussit, fléchit ou tombe

lumière chaude sur bois de velours, écureuils qui furètent, et moi je guette les camions qui entrent et qui sortent, je guette les grues qui montent et qui descendent, je guette les ouvriers qui vont et qui viennent

maintenant je sais, les gens ont déconstruit pour reconstruire

je sens les vibrations des marteaux-piqueurs, la terre tremble et les pins se soutiennent, les anciens murs en schiste respirent et leur ombre survit, ma main sur les pierres qui suintent, je trouve ce que je mange sous la terre, des racines, des bulbes et les champignons qui toujours émergent

dans ma tour, mon garde-manger est plein de pâtes fermentées et de fleurs séchées, à cette saison, je suis au repos, je suis au repos mais avant les lieux étaient vijs, il y avait des histoires tous les soirs et des personnes pour les écouter, pour les voir

maintenant je sais, les gens fabriquent une nouvelle boîte à histoires

*

Ça caille sévère. Je me suis dit : « Camille, tu peux pas le laisser comme ça, sans rien à manger ». J'y suis retournée hier, j'ai enjambé les barrières du chantier et j'ai filé direct au même endroit, derrière le resto. J'ai rien reconnu. Les murs sont tombés. Y'a plus que la salle de spectacle qui tient encore debout. Et la chapelle, comme pour toujours. Tout le reste a disparu, c'est dingue. J'ai laissé un sac rempli de petits plats en bocaux, ceux que je fais pour les gens du quartier. Y'avait un feuilleté à l'achillée millefeuille, tu sais, celle que je cueille à la caserne Mellinet, des patates avec un pistou que je bricole avec ce que je trouve : plantain lancéolé, chénopode blanc ou rouge, ortie, pissenlit, lamier pourpre. Il pleut non-stop, l'hiver est long. Je sais pas comment il fait pour tenir. Je me suis cachée derrière une palissade, j'ai attendu un peu. Mais j'ai eu trop froid, j'ai fini par lâcher l'affaire. J'ai fait chemin arrière et là, y'avait plus rien. Pas une trace. J'ai vu personne, j'ai entendu personne. Plus rien.

*

Y'a une autruche qui est venue, une vraie, avec son carnet sous l'aile. Elle nous a posé des questions pour écrire une histoire sur le chantier. J'ai pas tout saisi. Son arabe et le mien, c'est pas les mêmes rivières. Elle, elle a grandi près de l'Iton à Évreux, sa famille a habité à côté de l'oued Tensift au Maroc, et moi je viens du Nil Blanc au Soudan.

On a discuté du sport, du théâtre, de la Libye même et de comment j'ai mis les pieds ici. Et puis elle a sorti un thermos, on a bu un thé, mangé un biscuit. Et là, ma parole, c'est revenu. L'odeur. Une odeur ancienne, un peu piquante. C'est pas du bois, c'est pas une bête. C'est une chose qui brûle doucement. J'ai demandé à l'autruche : « Tu la sens, toi, cette odeur ? » Elle a reniflé et elle a dit : « Non, peut-être que c'est le métal qu'on coupe ou une machine cassée ? » Je lui ai répondu : « Non, c'est pas une odeur du chantier, ça. Ça vient de loin, de très loin. »

*

froidure, tout est secoué, collemboles, cloportes et araignées se terrent, feuilles au sol, lentement soulevées, j'y prends ce qui vient, ce qui vit, ce qui gigote dans ma main

je gratte l'écorce rugueuse d'un vieux chêne contre lequel s'adosse un charme, je décolle des plaques humides, caresse les larves pâles et grasses avec la pulpe de deux doigts, chair fade et tiède qui se déchire dans ma bouche

tronc à tronc, souche à souche, je puise ma subsistance, rare, de plus en plus rare, tout est secoué, le sol, les arbres, les animaux, les plantes, tout me secoue

entre les palissades, quelques plantes sauvages à becqueter, en dehors, tout est remué, retourné, tout est secoué, je gratte, je griffe, je racle, je fouille pour grappiller du frais, besoin de peu, besoin de peu pour exister

tout me secoue, je me cogne, j'écorche et je lacère

*
Salut Ismaël,
Merci pour les photos que tu m'as envoyées et pour ton retour sur la liste des plantations. En plein hiver, sous le gris du jour et avec la nuit précoce, on se projette bien dans la vie théâtrale du jardin. Le long de la galerie des pins, vers le sud, en direction de Saint-Donatien, le Saule blanc apportera un contraste étonnant, une lumière perpétuelle. Le jardin hivernal sera ponctué des couleurs des arbousiers : leurs parties exfoliées vibreront d'un rouge orangé vif, les zones plus anciennes se teinteront de brun, d'ocre et de reflets dorés selon la lueur du jour. On trouvera leurs fruits ronds et rouges encore suspendus aux feuillages persistants d'un vert sombre, les fruits oranges du kaki, et les floraisons des vivaces qui se détacheront des massifs arbustifs ou des sols engravillonnés. À ce propos, on a aussi à remonter légèrement le houpplier des deux cèdres, face au théâtre, pour laisser filer les structures du bâti sous les premières branches, et à tailler le platane qui jouxte le studio de danse. Autre sujet : est-ce que tu peux cartographier toutes les traces que l'on peut trouver sur les troncs, sur les souches? Je n'ai plus le souvenir précis de leurs localisations.

J'ai toujours adoré les énigmes et j'aimerais vraiment résoudre celle-ci!
Sarah

*
je suis faite de ce que les autres laissent, traces jamais disparues, seulement estompées, à mes seuls yeux, les arêtes des anciens bâtis sont toujours dressées entre les murs qu'on érige, les répliques et les chants de tout temps résonnent toujours quand tout se tait, je suis faite de ce qui se métamorphose en terre, en eau, en air, je suis faite de poussière et de souffle, je suis l'envers et l'inaperçue

*
Chez moi, quand y'a une odeur de fumée sans feu, sans braise, sans charbon, sans ragoût ni thé, c'est pas bon signe. Les vieux et les vieilles disent : « Le zâr est là. » Ou bien qu'un esprit oublié, un mort sans tombe, un nom sans prière est revenu. C'est pas bon signe, ça. Quand l'odeur arrive, il faut laisser la place au vent, au silence, faut pas rester en travers, faut laisser faire. Mais je sais pas comment faire ici. J'en parle pas aux collègues, j'ai peur qu'ils aient plus peur que moi, qu'ils me disent : « Gibril, le djinn s'est emparé de toi! » C'est pas ça, je suis pas possédé, je suis pas fou, mais y'a un esprit ici, ma parole. Et il est pas tranquille.

*
mimosa en fleur, air aussi consistant que l'épaisseur du temps, il y a de l'eau dans l'air, il y a de la moiteur, un courant et j'oscille lentement, d'un battement à l'autre, m'approche du bâtiment

un jeune homme est là, à faire je ne sais quoi, ses sens sont aux aguets et me perçoivent, il s'arrête et sent, il lève le nez et sent, il se tourne, il ouvre les yeux sans voir, il sait

frémissante comme lui, sur un souffle chaud je remonte, m'éloigne lentement, pour ne pas le heurter, ne pas l'effrayer, ne pas le faire fuir

je suis devenue perceptible

*
Si c'est le sheitan, faut pas rester, non. Faut lui laisser le sol, tout, sinon il va me suivre, je sais bien. Mais je crois pas, c'est pas le sheitan, c'est pas un malin, il est pas méchant, mais il est pas tranquille, il a été dérangé, là.
Je le sens comme une main au-dessus de mon épaule, elle me touche pas mais elle est là. Wallah, faut que je fasse quelque chose, là. Je peux pas le laisser comme ça, sans respect.

*
Salut Ismaël,
J'ai bien reçu la cartographie, je te remercie pour cette recherche, c'est génial. Puisqu'il n'y a pas de règles dans la typologie des troncs et des souches ou dans les signes eux-mêmes, j'ai émis l'hypothèse qu'il puisse y en avoir dans leur localisation. Je constate que si on dessine une ligne entre les signes à proximité les uns des autres, une spirale apparaît. C'est fascinant!

Re-salut,
Tu as raison, j'ai bien ri en te lisant!
C'est vrai que le Pic épeiche, le Pic vert, le Grimpereau des jardins et la Sittelle torchepot fouillent de leur bec les écorces et les troncs, qu'ils vont d'arbre en arbre. Tu sais que le grimpereau monte même en spirale le long du tronc? Bref, l'enquête est close, je passe à autre chose! D'ailleurs, est-ce que tu peux me préciser la date du rendez-vous avec l'équipe des jardins de Nantes?

A+
S

*
soleil haut, arbres assoiffés, l'eau est loin, déboussolée, je flotte au pied des pins noirs

l'ouvrier est parti, pas revu depuis, j'ai besoin de lui

*

Ça fait presque six mois que j'ai fini de travailler sur le théâtre. La nuit dernière, j'y suis retourné. Le chantier dormait, les machines baissaient la tête. Je me suis assis près du resto. Je l'ai attendu. Longtemps, très longtemps, c'est sûr. Les travaux sont presque finis, on peut plus entrer, alors je suis resté dehors, le dos contre le mur. Moi, je viens du Soudan. Là-bas, quand les esprits rôdent, on les chasse pas toujours, parfois on les écoute, parfois on les berce. Je me suis dit : si rien ne vient, je pars.

Quand je me suis levé, je l'ai sentie, l'odeur. J'ai pris le tambour que j'avais apporté et puis j'ai chanté, sans savoir, pas un chant pour faire fuir, pas les chants brûlants qu'on chante dans les zâr, avec les femmes en cercle et les esprits à genoux, c'était un chant plus doux, un chant qui dit : « Tu peux rester, sois tranquille, ta place est ici », je sais pas d'où il est venu, peut-être du Nil, peut-être de mon ventre, peut-être du jardin. J'ai chanté des heures, et je suis tombé endormi là. Quand je me suis réveillé, y'avait plus d'odeur de fumée.

*
Salut Ismaël,
Je suis retournée sur le chantier hier après-midi pour la réunion avec l'équipe de Nature et Jardins, tout s'est très bien passé. Nous sommes montés sur le belvédère, c'est un superbe observatoire qui permet de bien distinguer la scénographie du jardin : la sente des grands résineux qui mène vers le patio des deux cèdres avec, en fond de scène, la charmille, puis le platane magistral avant de suivre la galerie des pins. Les premiers rubans de béton sont apparus, on y voit bien les granulats de la déconstruction, les morceaux épars de verre, de brique. J'aime l'idée que les gens marcheront sur les poussières et les résidus de l'ancien. Les grands arbres – les vrais héros du site –, les masses structurantes, les strates vivaces, les inserts botaniques, les rubans de béton, les gravières et la canopée composeront une harmonie qui prendra tout son

sens dans quelques années. On œuvre sur le temps long! Un temps qui nous dépasse : tout milieu, naturel ou anthropisé, un jour deviendra forêt.
Et il faut que je te raconte...
Après avoir dîné, je suis rentrée à l'hôtel. Je n'ai pas réussi à m'endormir, il faisait trop chaud, alors je me suis habillée et suis sortie marcher. Mes pas m'ont menée au chantier et je suis entrée. Il y avait un jeune homme qui chantait. C'était tellement fort. Je me suis assise à ses côtés. L'air était plus dense, la nuit tombait et il était auréolé d'une lumière rouge orangée. C'était beau. J'ai pleuré beaucoup, j'ai vu beaucoup d'images, comme si, à travers moi, toute une mémoire revenait à la terre, c'était si étrange. Quand il a arrêté de jouer, il est resté longtemps les yeux fermés et il s'est assoupi, j'ai posé sur lui mon foulard et je suis partie. C'était incroyable.

S
*
Faut que je te raconte ce qui m'est arrivé hier. Avec cette chaleur, j'ai repensé à l'autre. Tu sais, l'autre qui squatte le chantier. L'autre qui mange les restes. J'ai préparé une bouteille d'eau à la fleur d'oranger. J'ai pris un velouté de courgettes au romarin. Une tarte à la tomate et à la sarriette. Et je suis partie à vélo, en pleine nuit. J'ai posé mon vélo près des grilles, je suis entrée sur le chantier. Et là, je suis tombée sur un gars et une femme assis dans la cour. Le gars chantait avec un tambour. Une sorte de complainte, lente, grave. La femme avait les yeux fermés, elle se recueillait. C'était dingue. Moi j'ai pas osé trop m'approcher, je suis restée à l'écart. Et là, j'ai prié. Je te jure, j'avais jamais prié de ma vie. Mais là, c'est sorti tout seul. Des phrases, je sais même plus quoi. Comme si je parlais à l'endroit, à l'esprit des lieux, tu vois ? Je suis pas restée jusqu'à la fin. Mais en partant je me suis dit un truc : C'est peut-être l'esprit des lieux que je nourris depuis le début.

*

la nuit d'avant, l'ouvrier est revenu, je l'ai attendu longtemps, des nuits, des jours, lui seul me perçoit, il n'y a que lui

la femme qui jardine et la femme qui cuisine sont venues aussi, il faut croire que nous sommes liées

il a chanté, frappé sur sa percussion, et toute la nuit ma peau a vibré, mes particules ont vacillé et j'ai tremblé, tremblé, tremblé

il y a eu l'éveil des nuées, les soubresauts des travaux, la terre secouée qui ébouriffe les bestioles, la terre secouée qui bouleverse les arbres

c'est une transition, c'est une métamorphose, c'est un renouveau

je suis la gardienne de ces lieux où, de tout temps il y a eu des rituels, des tombeaux à la scène, je suis la gardienne de cette terre faite de chair, d'os, de charbon, de verre, d'humus, de sang ancien et d'eau dormante, je suis la gardienne de cet air fait d'incantations, de chants, de paroles et de danses

il me faut tenir bon et maintenir ce qui, de tout temps, constitue ces lieux, il me faut veiller aux horizons de la terre, veiller à l'ombre comme aux cimes, veiller à ce que les lieux bruissent comme les chênes murmurent à toute saison

Merci à Chloé Sanson, Timothée Verdeau, Olivia Samit, Gwendal Guéguen, Pauline Potteeuw, Cédric Enyenge-Essombe.



Pour décrire le plus précisément possible un paysage, il faut tenter d'en faire le tour. Que vous soyez au sud, au nord ou à l'ouest de la zone scrutée, votre regard ne se posera pas au même endroit. Si l'un-e fixera un arbre remarquable au premier plan, un-e autre décrira le couple qui s'enlace derrière son tronc.

Quand Catherine m'a proposé de réunir cinq auteurices pour former un collectif éphémère chargé de documenter la transformation du lieu, je me suis dit qu'il fallait inviter des écritures venues d'univers et d'horizons divers. Karima, Sophie, Mélanie, François et Guillaume se sont imposé-es immédiatement. Parce que j'admire leur écriture, et parce qu'ils portent en elleux des paysages très singuliers. Pendant presque quatre ans, nous nous sommes retrouvé-es, casques de chantier sur la tête, et nous avons partagé nos sensations, nos émerveillements, nos doutes. Nous avons écrit côte à côte, veillé collectivement à arroser les graines qui poussaient lentement en chacun-e de nous. Solitaires et solidaires. Avec de la patience, de l'endurance. Ce n'est pas en tirant dessus qu'une plante poussera plus vite. Nos chantiers et celui du théâtre ont ainsi grandi ensemble, au même rythme.

Ce que vous tenez entre vos mains est une trace du chemin parcouru ensemble, un témoin de la chance que nous avons eue de poser notre regard sur cette grande aventure qu'ont été ces travaux, aventure écrite par une multitude d'humain-es. Parce que pour bâtir quelque chose de nouveau... il en faut, du monde.

Anaïs Allais Benbouali, pour les Autruches

FAIRE LE TOUR DE L'OBJET

Mixt
CS 30111 - 44001 Nantes Cedex
Tous droits réservés
Imprimé par l'imprimerie Allais
(Basse-Goulaine) – Décembre 2025

Mixt recourt à l'écriture inclusive le plus souvent possible dans sa communication. Pour les textes littéraires, Mixt choisit de conserver leur forme originale.

Directrice de la publication :
Catherine Blondeau
Coordination éditoriale,
relecture/correction : Mélanie Jouen
avec Emmanuelle Ripoché
Design graphique : Diane Boivin atelier

